

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Lutrin en Bois de Spa (1870-1880)

Collection privée - Photo Sanspoux Nivelles

Décembre 1992

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77b

4900 SPA

18e année

Décembre 1992

BULLETIN N° 72
S O M M A I R E

Alexandre Dumas et Spa (3): Gaspard de Cherville, le dernier "nègre" de Dumas	G. Peeters	147
Deux tranches de vie des Godet de Jevoumont-Theux (XVIIIe-XIXe siècles)	A. Doms	156
Les jolités de Spa : les jeux de société	L. Pironet	169
La technologie spadoise à l'exposition universelle d'Anvers de 1894	P. Bertholet	186
Liste des achats pour l'année 1991		189
Comment notre génération apprit à connaître et aimer sa région	G. Mine	190

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Editeur responsable: M.-Th. Ramaekers, Préfayhai, 8 - 4900 Spa

NOUVEAUX MEMBRES

M. Jean BOUCHOMS	Spa
Mme Jean BOUCHOMS	Spa
Mme Christiane COLETTE	Spa
Mme M.-Y. de St-GEORGES	Bruxelles
Mme Liliane MATAGNE	Sart
Mme Nelly MIGNOT	Seraing
Mme Liliane NEID	Bruxelles
SO.BE.R.E.S.	Bruxelles
M. H. WILLEMS	Bruxelles

Liste arrêtée le 28 octobre 1992

FERMETURE ANNUELLE

Le Musée de la Ville d'eaux ainsi que le Musée spadois du Cheval seront ouverts durant les vacances scolaires c'est-à-dire du 19 décembre 1992 au 3 janvier 1993. Ils seront ensuite fermés jusqu'au 15 mars 1993.

COTISATIONS POUR 1993

Les anciens abonnés sont priés de NE PAS verser leur cotisation avant d'y être conviés, c'est-à-dire avec le bulletin de mars prochain ou au moment du passage de nos délégués, pour ceux qui habitent le centre de Spa.

Merci aux nouveaux abonnés de mentionner très lisiblement leur nom, prénom et adresse complète ainsi que de faire figurer sur le virement la mention "nouveau membre".

Editeur responsable : HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE SPADOISES A.S.B.L.,
Musée de la Ville d'eaux, Avenue Reine Astrid, 77b, 4900 Spa. T. 087 / 77.44.86
Réalisation : Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai, 8, Spa - T. 087 / 77.17.68
Tirage du bulletin : 650 exemplaires. Tous les trimestres.

ALEXANDRE DUMAS ET SPA

- III -

GASPARD DE CHERVILLE LE DERNIER "NÈGRE" DE DUMAS

Aussitôt après, la publication du *Lièvre de mon grand-père*, en mai 1856, Gaspard de Cherville entame à Spa la rédaction du *Chasseur de sauvagine*. *"J'ai commencé le numéro deux, écrit-il à Hetzel, [...] Je vais faire tout mon possible pour rester dans les choses simplettes qui te plaisent; celle que j'ai commencée est encore une scène de paysans, elle se passe en Normandie celle-là; et il y a un moutard de douze à quatorze ans que je vais arranger dans le seul but de te séduire par le moutard"* (1)

On se souvient que Cherville avait raconté cette histoire à Alexandre Dumas et à Noël Parfait, dans un café bruxellois, et que Dumas avait fort insisté pour que Cherville en fasse un roman. En annonçant l'envoi de son manuscrit, Gaspard de Cherville a soin de raviver ce souvenir : *"Vous vous rappelez bien le Gabion, où vous avez passé une nuit d'orage en 1842; vous vous rappelez bien Alain Monplet, qui vous a donné l'hospitalité; vous vous rappelez bien de son mousse Jean-Marie et son chien Pavillon; vous vous rappelez bien enfin que j'avais promis de vous écrire l'histoire de ce petit monde, le roman de cet humble coin de terre? Eh bien, gare l'avalanche."*

"En effet, commente Dumas, trois ou quatre jours après, l'avalanche tomba. C'était un manuscrit de cette fine et aristocratique écriture, que j'avais reconnue sur l'adresse de ma lettre." (2)

Le Chasseur de sauvagine mérite-t-il d'être "ressuscité" ? Je crains, malheureusement, qu'il n'ait définitivement pris cent trente-cinq années de rides. L'histoire d'un dilapidateur d'héritage, joueur et coureur de jupons, qui se rachète par son héroïsme d'un jour et qui termine sa vie en bon père de famille, n'est pas en soi très originale. De plus, sous la plume de Cherville, elle accumule les longueurs et elle n'évite aucun des lieux communs des romans-feuilletons du temps : la fille-mère, le "traître" qui se pend, l'enfant prêt à sacrifier sa vie pour sauver l'honneur de sa mère; les retournements inattendus jusqu'au "happy end" final.

Néanmoins, je satisferai la curiosité du lecteur qui trouverait difficilement un exemplaire de cette oeuvre en donnant ici un bref résumé.

Dans les années 1830, à Maisy, en Normandie, Jean Monplet se préoccupe d'assurer un avenir à son fils unique, qu'il adore et dont il assume seul l'éducation. Propriétaire et exploitant de la Cochardière - une grosse ferme qui fait des envieux dans le canton -, Jean Monplet dispose de revenus confortables.

Hélas, son fils Alain est plutôt du genre "sauvage". Il a fui, après quelques journées, l'école de Saint-Lô pour retrouver au plus vite la liberté de sa campagne natale et la compagnie de maître Gabion, le chasseur de sauvagine, qui lui apprend à nager, à chasser et à pêcher.

Les caprices de l'adolescent contrarient définitivement les projets paternels : Alain se complaît dans une série d'aventures amoureuses, et multiplie les dettes. Tant et si bien que son père, pourtant très complaisant, finit par refuser de payer les créanciers. Alain s'adresse alors à Thomas Langlot, l'épicier-usurier de Maisy. Ce dernier, qui guigne la Cochardière, lui prête d'énormes sommes et conseille à Alain de réclamer sa part de l'héritage maternel. Ulcéré, Jean Monplet s'exécute et chasse son fils. Alain, lesté de 200.000 francs, passe deux années peu moroses à Paris où il flambe son argent en restaurants, en filles et en jeux de hasard.

Quand il s'en revient, sans un sou, à la Cochardière, son père lui ouvre les bras. Il incite son fils d'épouser Lisa Jouselin, la fille d'un riche marchand de beurre. Alain aime Lisa, il est aimée par elle, et le mariage serait conclu si Jean Monplet ne mourait inopinément.

Le décès provoque deux drames : la ruine d'Alain, contraint de vendre la Cochardière pour honorer les reconnaissances de dettes que lui présente, opportunément, l'usurier Langlot; et le malheur de Lisa Jouselin, obligée par son père de renoncer à Alain et d'épouser un notable parisien.

Désespéré, Alain Monplet se fixe dans la cabane de maître Gabion, qui vient de mourir, lui aussi, dans la seule compagnie de son chien, Pavillon. Alain devient chasseur de sauvagine.

L'action romanesque est relancée par un coup de théâtre. Sous les assauts d'une violente tempête, un bateau s'échoue sur un banc de sable, à quelques encablures de la plage de Maisy, et sombre, inexorablement. Pas moyen de mettre un canot à la mer. Thomas Langlot assiste au naufrage. A côté de lui, sa nièce Jeanne-Marie, une jeune veuve de 25 ans qui lui tient lieu de servante, pleure

toutes les larmes de son corps : elle voit, là-bas, Jean-Marie, son fils, accroché au mât, qui va périr... Alain Monplet survient et, avec l'aide d'un vieux loup de mer, maître Henin, qui le retiendra au bout d'un cordage, il se lance dans la mer démontée et sauve l'enfant.

Devenu son ami, Henin révèle à Alain Monplet un secret qu'il a surpris : pour faire procéder à la vente de la Cochardière, Thomas Langlot a falsifié à la hausse les reconnaissances de dettes qu'il détenait; l'avocat d'Alain est complice de l'usurier.

Sur ces entrefaites, le mousse Jean-Marie, battu par son oncle Langlot qui veut le contraindre à reprendre la mer, se réfugie chez Alain Monplet. Le jeune homme va vivre et chasser avec ce dernier. A l'insu de Thomas Langlot, Jeanne-Marie leur rend visite et, au fil des rencontres, elle tombe amoureuse du chasseur. Maître Henin pousse Monplet au mariage, mais ce dernier, persuadé que Lisa Jouselin l'a trahi, est devenu l'ennemi des femmes et ne veut plus se lier. (Il ignore que la malheureuse Lisa a été abandonnée avec ses trois enfants, et est redevenue marchande de beurre!).

Une nuit qu'il a pénétré dans la maison de l'usurier pour s'emparer des documents falsifiés, Alain Monplet serait mis à mal par Thomas Langlot si Jeanne-Marie ne lui donnait asile dans sa chambre. Avant de s'enfuir du lit hospitalier, Alain demande à la jeune femme de dérober les papiers cachés dans le secrétaire. Jeanne-Marie, surprise par l'usurier, est renvoyée illico. Maître Henin la recueille et tente encore, vainement, de convaincre Monplet de l'épouser. Alain, au contraire, se remet à courir les femmes du pays.

Or, Jeanne-Marie est enceinte, et Jean-Marie supporte mal que les villageois se moquent de sa mère et de lui-même.

Le jour de la grande marée d'équinoxe, il retrouve Alain Monplet en train de chasser sur un banc de sable très écarté. La marée menace; le chasseur presse l'enfant de regagner la terre, mais Jean-Marie préfère mourir plutôt que d'endurer encore la situation. Au moment où l'eau submerge tout, une barque apparaît. Alain nage désespérément vers l'esquif pour prévenir ses occupants de leur présence; il est déporté par le courant...

Grâce à M. de Cherville, chacun se réveille vivant : la barque, pilotée par Henin et Jeanne-Marie, a sauvé Alain et Jean-Marie. Autre bonne nouvelle : l'usurier Thomas Langlot s'est pendu; son complice, l'avocat qui le faisait gentiment chanter jusqu'alors, ne parvenant plus à lui extorquer des fonds, venait

de révéler les falsifications à la Justice.

Acta est fabula. Alain, vaincu par l'héroïsme de Jean-Marie et l'amitié de maître Henin, épouse Jeanne-Marie. Il récupère la Cochardière et la fortune de Langlot. De quoi vivre heureux, dans un foyer agrandi par la dernière-née. »

Comme Hetzel et Alexandre Dumas tardent un peu à dire leur opinion sur son deuxième roman, Gaspard de Cherville s'inquiète. Il écrit à Hetzel : "*Tu n'as pas lu Le Chasseur. Tu ne m'en dis rien. Tu serais bien gentil aussitôt que tu sauras quelque chose de l'accueil de Dumas de m'en avertir*".

Cherville sera pleinement rassuré en découvrant les applaudissements, sans réserve, que Dumas place à la fin de sa préface (3) : "*[Le manuscrit], écrit-il, portait le titre de : Le Chasseur de sauvagine; seulement, il n'y avait pas de point sur l'i; je mis le point. C'est tout ce que j'ai fait dans l'ouvrage. Vous avouerez, chers lecteurs, qu'on ne saurait être plus modeste que je suis.*" Applaudissements et -mieux- reconnaissance publique de la paternité de son "nègre".

*

Au cours de l'année 1857, Cherville, toujours dans sa retraite spadoise, va écrire, coup sur coup, trois autres romans pour Alexandre Dumas : *Le Meneur de Loups* (4), *Black* (5) et *Les Louves de Machecoul* (6). Il semble mener les trois ouvrages de front.

Le Meneur de Loups avance vite. Le manuscrit transite par Hetzel à qui Cherville commente son travail : "*Je t'enverrai demain 105 à 110 pages du Meneur de loups, je garde le reste pour l'achever. Il aura environ 200 pages. Je travaille mais pas assez à mon gré. Je suis de méchante humeur lorsque je n'ai rien fait, mais je n'ai pas encore l'énergie qui rive un homme à sa table. Cela viendra peut-être, ce qui est déjà venu.*

Sans forfanterie, ce qui me fait espérer, si le commencement t'a intéressé, pouvoir continuer à te satisfaire, c'est que je n'ai point encore à subir un travail sérieux, une peine à trouver, ce que j'ai fait jusqu'ici est plutôt le résultat d'une espèce de flânerie qu'un labeur digne de ce nom." (7)

Peut-être aurait-il dû travailler davantage ce conte fantastique, très languissant par moment, et avoir plus d'exigences stylistiques. Comme *Le Lièvre de mon grand-père*, cette oeuvre met en scène le diable et fait une large place à la chasse, -la chasse au loup, cette fois, que Cherville, on le sait, connaît bien.

A la fin du XVIIIe siècle, dans sa cabane de la forêt de Villers-Cotterêts, le sabotier Thibault vit modestement. Mais, il est plein d'ambition inassouvie.

Un jour, le seigneur du lieu, Jean de Vez, chasse un superbe daim et perd sa proie à hauteur de la cabane du sabotier. Thibault a repéré l'animal, mais il n'en dit rien: il s'est juré, *en invoquant le diable*, de tuer cette bête pour son compte.

Quelques moments plus tard, Jean de Vez découvre le sabotier à l'affût et, pour le punir de sa traîtrise, il le fait fouetter sauvagement. Il le tuerait si Agnelette, une gentille bergère du coin qui vit avec sa grand-mère, n'intercédaient en sa faveur. Thibaut n'est pas reconnaissant : au lieu de répondre à l'amour d'Agnelette qui espère en faire son époux, il se détourne méchamment. Ce n'est pas cette bergère qui pourra satisfaire son avidité d'argent et de réussite !

Rentré chez lui, Thibault se trouve en présence... du diable qui a pris l'apparence d'un loup noir. L'animal propose à Thibault un pacte que ce dernier accepte aussitôt : il pourra souhaiter tout le mal qu'il veut à ses ennemis; ses souhaits se réaliseront contre un de ses cheveux.

Thibault met immédiatement son pouvoir à l'épreuve : il "obtient" la mort du piqueur de Jean de Vez dans un accident de chasse; il évince le fiancé de la meunière dont il convoite la fortune, mais la meunière l'éconduit...

Hormis le fait que quelques-uns de ses cheveux deviennent d'un rouge flamboyant, Thibaut est heureux : il n'a plus à travailler; tous les loups de la forêt chassent pour lui et déposent des monceaux de dépouilles devant sa cabane; il peut batifoler à sa guise. Toutefois, le stupre lui réussit moins bien que la vengeance. Quand il veut devenir l'amant de la femme du bailli Magloire, il est surpris par le mari, et lorsqu'il prend la peau de Raoul de Vauparfond pour courtiser la comtesse de Mont-Gobert, il est mortellement blessé par le comte qui surgit. Il meurt...redevient Thibaut et est arrêté par les gendarmes.

Aussitôt délivré par ses amis les loups, Thibaut prend la tête de la horde et fuit au sein de la forêt où, désormais, il est constamment traqué par Jean de Vez.

Lors d'une de ses courses, Thibault rencontre Agnelette. Elle est devenue l'épouse d'Engoulevent, un des hommes du seigneur Jean de Vez. Si elle avoue

qu'elle aime toujours Thibaut, elle se refuse cependant à tromper son mari. Dépité, le sabotier diabolique souhaite la mort d'Engoulevent; Agnelette court prévenir ce dernier. Las ! des hommes d'armes apostés la mitraillent. La bergère, agonisante, prie pour le salut de l'âme de Thibaut.

Pendant ce temps, Thibaut accepte un nouveau pacte avec le diable : il devient un loup noir, - un loup garou, invincible. Jean de Vez, qui a retrouvé sa trace, lui fait une chasse effrayante de 16 heures.

Mais voici que le meneur de loups croise l'enterrement d'Agnelette. Il demande à Dieu, contre sa propre vie, qu'Agnelette vive... Cette bonne pensée rompt le pacte avec le diable; les chasseurs surviennent et tuent l'homme à la crinière flamboyante. Dieu soit loué, Thibaut s'est racheté ! »

Tandis qu'il s'est mis à rédiger *Black*, Gaspard de Cherville a déjà communiqué le plan des *Louves de Machecoul* à Dumas. Dumas est en mal de copie et il presse son "nègre" de produire à outrance. Dans une lettre datée du 2 juillet 1857, Dumas réclame à la fois la seconde oeuvre et discute la composition de la première. La lettre fait apparaître que les échanges épistolaires entre les deux hommes sont fréquents et que Dumas conseille, contrôle et entend compléter le travail de Cherville :

"Le plan [des Louves de Machecoul] est très bien, mais je persiste à y faire entrer le personnage du Petit Pierre qui sera mystérieux et charmant [...]. Je crois que le succès est là, comme, dans Les Mousquetaires, le succès a été Anne d'Autriche et Buckingham et dans Vingt ans après Charles Ier. [...] Je crois que j'aurai dans les commencements à parler de la prise d'armes de 1831 [...]"

Du courage. Piochez ferme.

Je vous enverrai de l'argent lundi peut-être pas 500 francs parce que brouillé depuis 4 ou 5 jours avec Cadot (8) je ne veux pas lui demander un service mais 300 au moins.

Aussitôt le Chevalier [Black] fini - aux Louves, aux Louves, aux Louves. » (9)

En août 1857, il se fait plus pressant. *Black* semble terminé; Dumas attend *Les Louves*. (9)

"D'abord vous recevrez 500 f. demain - le temps de les mettre à la poste.

Finissez vite votre roman comme vous dites. S'il y a quelque chose à changer, je le changerai.

Envoyez-moi votre conte fantastique [Le Meneur de Loups] et votre roman de chasse [Le Chasseur de Sauvagine]

aussitôt faits. Vous savez qu'en passant par mes mains, le bâtiment se double, se triple, se quadruple; aussitôt cent pages de vous terminées, mettez les à la poste. Je tâcherai de vous envoyer cinq cents autres francs à la fin du mois.

Envoyez-moi en tout cas une quittance de 1000 f. pour votre part dans Le Chevalier de la Graverie [Black]. - Si l'ouvrage fait plus, je vous tiendrai compte de la différence. "

Black (10) compte plus de 600 pages. La lettre citée révèle le titre auquel s'était d'abord arrêté l'auteur; Le Chevalier de la Graverie est le nom du personnage principal. Je ne sais qui de Dumas ou de Cherville lui a préféré *Black*, le nom d'un chien -un chien peu ordinaire, comme on va le voir, puisqu'il n'est autre, après métempsychose, qu'un capitaine des Grenadiers, M. Dumesnil...

"En 1793, le jour de sa naissance, Dieudonné de Graverie perd sa mère et son père qui est guillotiné par les révolutionnaires. Elevé en Allemagne par une tante chanoinesse, plus préoccupée de le choyer que de l'instruire, Dieudonné n'aura vraiment rien d'un héros : il ne sait ni monter à cheval, ni nager, ni tirer les armes. Mais ça n'empêche pas les sentiments : il s'éprend de Mathilde de Florsheim, la fille d'une autre chanoinesse, et il fuit avec elle, parce qu'on s'oppose à leur union. Quand on les rattrape, Mathilde est enceinte; le mariage s'impose.

En 1814, le frère aîné de Dieudonné, déjà contrarié à l'idée qu'une partie de l'héritage lui échappe, réaffirme sa qualité de chef de famille : il ordonne à son cadet d'entrer dans les Mousquetaires gris de Louis XVIII. Et voilà Dieudonné, ennuyé par d'interminables exercices et gardes à cheval, obligé de multiplier les congés de maladie. En 1815, il obtient, tout à fait par hasard, la Croix pour avoir accompagné le roi jusqu'en Belgique et -ce qu'il apprécie plus-, il reçoit son congé. Après les Cent jours, repos : il devient Maître des Cérémonies.

Et puis, c'est le drame; le drame conjugal. Lasse de son benêt de mari, Mathilde se récréait discrètement avec deux compagnons d'armes de Dieudonné, le capitaine Dumesnil et le lieutenant Pontfarcy. Quand elle se retrouve enceinte, le cocuage est patent. Le frère de Dieudonné détient des preuves écrites de ce déshonneur et il exige la répudiation de l'infidèle. Le Chevalier Dieudonné de

Graverie est si désespéré que le (vrai) coupable, Dumesnil, en est ému et tue Pontfarcy en duel pour "réparer" l'honneur du Chevalier. Mathilde s'enfuit vers les Amériques; Dumesnil et Dieudonné, désormais inséparables, se lancent sur ses traces.

En Amérique, le désespoir se transforme en mélancolie. Dieudonné, qui bâille devant les chutes du Niagara, apprend à tirer en faisant des cartons sur les perroquets verts. L'étape suivante, sur l'île de Tahiti, est plus distrayante : la belle Mahaouni lui fait totalement oublier Mathilde, et il se fixerait là, au bord des lagons bleus, si Dumesnil ne contractait la fièvre jaune. Celui-ci, avant de trépasser, conseille à Dieudonné de ne jamais plus s'attacher à personne, parce que tout attachement conduit inévitablement à des déconvenues; et il ajoute un propos curieux : s'il devait jamais revivre, ce serait sous la forme d'un chien noir.

Dieudonné s'est établi à Chartres où il vit en vieux garçon avec une servante revêche. Il recueille un chien noir qu'il appelle "Black".

Le chien s'échappe. Dieudonné le retrouve en compagnie d'une jeune fille, prénommée Thérèse, qui ressemble étrangement à sa femme. Deuxième fuite du chien : la piste de Black conduit le Chevalier dans un galetas où la même Thérèse, veillée par l'animal, est en train de mourir du choléra-morbus. Il appelle un médecin qui, ô hasard ! a soigné Dumesnil à Tahiti : Thérèse est la fille de Mathilde. Aucun doute; elle porte au doigt la bague de Mme de Graverie. Aussitôt, Dieudonné installe Thérèse chez lui. A ce même moment, il prend connaissance du contenu d'un paquet que Dumesnil lui avait confié : Dumesnil est le père de Thérèse ! Dieudonné pardonne à Black-Dumesnil...

Thérèse guérit et raconte sa vie à son sauveteur. Elle voulait épouser Henri, mais ce dernier, bien qu'amoureux d'elle, n'osa pas rompre ses fiançailles. Elle avait voulu mourir en se jetant à l'eau; le chien noir l'avait sauvée. Elle s'était ensuite laissée séduire et mettre enceinte par Gratien, le frère jumeau d'Henri. Il venait de l'abandonner.

Dieudonné retrouve Gratien et lui demande ses intentions. Gratien ne veut pas se marier. Dieudonné lui laisse un délai de réflexion pendant lequel il envisage un moment d'épouser lui-même la jeune fille; après tout, ce n'est pas sa fille. Mais son frère aîné l'en dissuade. Il provoque Gratien en duel et le blesse mortellement. Celui-ci, brave coeur mais trop orgueilleux, avait confié à son frère que, quelle que soit l'issue du duel, il épouserait Thérèse. Promesse tenue

Avec son enfant, la jeune veuve, devenue Madame la Baronne d'Elbène, passera le reste de son âge auprès de Dieudonné et de Black. Ce qui fera jaser. -

Sa fille ! et vous croyez cela, vous ? Ah ! vous êtes bonne, ma chère ! Vous ne savez donc pas combien ils sont roués ces vieux de l'ancien régime !

(à suivre...)

NOTES ET ECLAIRCISSEMENTS

- 1- Alexandre Dumas, *Mes Mémoires* - tome II, p. 1338.
- 2- Avant-propos du *Chasseur de Sauvagine*, daté du 15 novembre 1857.
- 3- *Le Chasseur de sauvagine* (2 volumes in-32) sera publié en décembre 1857, chez Méline, Cans et Cie (collection Hetzel).
- 4- *Le Meneur de Loups* est publié dans *Le Siècle*, du 2 au 30 octobre 1857, et en 3 volumes in-32, à Bruxelles, chez Lebègue, en septembre 1857. - L'oeuvre a été republiée chez Marabout en 1986. La Bibliothèque Georges Spailier de Spa en possède un exemplaire.
- 5- *Black* paraît dans *Le Constitutionnel* du 24 décembre 1857 au 13 février 1858, et en 3 volumes in-32, chez Méline, Cans et Cie (collection Hetzel), en février 1858.
- 6- *Les Louves de Machecoul* est publié dans *Le Journal pour Tous*, du 27 février au 21 août 1858, et il est édité en 8 volumes, chez Méline, Cans et Cie, en mars, en avril et en août 1858.
- 7- Claude Schopp, *Alexandre Dumas, Mazarine*, 1985 - p. 466.
- 8- L'éditeur Alexandre Joseph Cadot (1806-1870) a publié, entre 1845 et 1859, cinquante titres de Dumas (oeuvres écrites ou publiées par lui). ["Quid Dumas", in Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, Laffont "Bouquins", 1989 - p. 1329]
- 9- Citées dans Alexandre Dumas, *Mes Mémoires* - tome II, p. 1338.
- 10- Alexandre Dumas, *Black*, Edition autorisée pour la Belgique et la France, Bruxelles, Méline, Cans et Cie, Boulevard de Waterloo 35, 1858.

* * *

DEUX TRANCHES DE VIE DES GODET DE JEVOUMONT-THEUX
(XVIIIe-XIXe siècles)

Le rapprochement de documents disparates rencontrés fortuitement peut parfois donner lieu à des visions fugitives de la vie de nos ancêtres. Encore faut-il les situer dans leurs contextes généalogiques et historiques. Telle est l'origine de cet article.

Au XVIIIe siècle, vivait à Jevoumont, communauté de Theux, une famille de cultivateurs, les Godet qu'on appelait aussi Godé ou Godart. Le grand-père, Hubert Godet avait épousé, le 8 janvier 1746, Marie-Catherine Butbach qui lui donnera quatre enfants: deux filles, Anne-Elisabeth I décédée jeune, et Anne-Elisabeth II, et deux garçons, Jean-Pierre et Hubert. La grand-mère Marie-Catherine mourut le 17 avril 1762; moins d'un an plus tard, le 7 février 1763, son mari allait la rejoindre dans la tombe. (1)

I Jean-Pierre Godet (1748 - 1782)

L'aîné des deux garçons naquit le 15 juillet 1748. Il avait vingt ans lorsqu'il entra au service de Léonard Monay, un fermier de Becco qui joignait à son exploitation un commerce ambulante de toiles.

Un document rédigé par le patron nous a permis de voir comment était rémunéré son domestique et quelques-unes des dépenses de celui-ci. Il débute en ces termes:

"Décembre 1768: Loué Jean-Pierre Godet de Jevoumont, notre domestique, pour un an entière à commencer à Noël prochain, le 25 décembre l'an 1768 et finir son temps le 25 décembre 1769.

Lui donné pour son gage treize écus pour l'année entière".

L'écu valait alors 4 florins Brabant 17 sous 2 liards; les gages d'une année se montaient donc à 63 florins Brabant 7 sous 2 liards, ce qui correspondrait au salaire de deux mois et demi d'un ouvrier textile; la rémunération peut nous paraître minime mais nous ne devons pas oublier que Jean-Pierre allait vivre "au même feu et au même pot" que son patron.

Les débours commencent par la mise au net des dettes de la famille Godet à l'égard du marchand:

"Le 26 décembre 1768, j'ai compté avec Jean-Pierre Godet notre domestique, de toutes marchandises lui livrées tant pour lui que pour son frère Hubert, dont il m'est redevable, de 6 florins Bbt 10 sous."

Suivent toutes les avances effectuées par Léonard Monay; il mettra celles-ci "à compte sur les gages de Jean-Pierre Godet", c'est-à-dire qu'il les décomptera des treize écus:

"Le 23 janvier 1769, j'ai donné à Jean Roger, de Becco pour une paire de neufs souliers et raccomodage de souliers de notre domestique Jean-Pierre Godet. Fl. Bbt 4-5"

Le 10 mars 1769, livré à Jean-Pierre Godet quatre aunes de toile à treize sous et demi l'aune. Je lui ai donné 24 sous.

J'ai donné 17 sous pour faire tanner une peau. Le tout porte: Fl. Bbt 4-15

Le 21 mars 1769, j'ai donné à mon cousin Gille Paullis pour raccomodage de souliers : Fl. Bbt 1-12

J'ai livré à Jean-Pierre Godet deux aunes de toile à huit sous l'aune Fl. Bbt 0-16

Donné à Jean-Pierre Godet de l'argent, valeur Fl. Bbt 1-10

Ce 9 juin 1769, j'ai donné à Jean Roger pour une paire de souliers neufs à compte de Jean-Pierre Godet : Fl. Bbt 4

Je lui ai donné de l'argent, valeur de Fl. Bbt 1-10

Ce 9 juillet 1769, j'ai compté avec Jean-Pierre Godet pour des fils lui livrés pour des bas et pour la façon de bas que j'ai payée. Le tout porte Fl. Bbt 2-6

Ce 9 juillet 1769, j'ai compté avec Jean-Pierre Godet pour lui avoir donné de l'argent à plusieurs fois Fl. Bbt 2

J'ai encore donné à Jean-Pierre à deux fois Fl. Bbt 2

J'ai donné à Jean Roger de Becco pour une paire de souliers neufs Fl. Bbt 4

J'ai livré à Jean-Pierre Godet des clous pour 5 sous Fl. Bbt 0-5

J'ai livré deux aunes de toile à dix sous l'aune Fl. Bbt 1

J'ai donné pour la façon d'une culotte, 6 sous Fl. Bbt 0-6

J'ai donné à Jean-Pierre Godet Fl. Bbt 1-10

Ce 13 novembre 1769, j'ai compté avec Jean-Pierre Godet pour lui avoir donné de l'argent à plusieurs fois et aussi pour des raccommodages de souliers que j'ai payés à Jean Roger de Becco, le tout porte : Fl. Bbt 3-1

Ce 15 décembre 1769, j'ai compté avec Jean-Pierre Godet pour lui avoir donné de l'argent à deux fois, porte Fl. Bbt 1-10

Je lui ai livré une livre de laine pour Fl. Bbt 0-18

J'ai donné pour la façon d'une paire de bas à la femme Servais Boulle Fl. Bbt 1

Comme on le voit, il s'agit principalement d'acomptes en argent, de fournitures et de la façon de vêtements (culotte, bas) mais surtout de confection et de réparations de chaussures. Trois paires de nouveaux souliers en une année! Ce n'est pourtant pas exagéré car nous devons nous rappeler que nos aïeux allaient pratiquement toujours à pied et que les routes et chemins du temps étaient fort éprouvants pour les chaussures?

Quand Monay eut compté et décompté avec son domestique les avances faites, celles-ci s'élevaient à 44 florins Brabant 14 sous; il ne restait plus que 18 florins 13 sous et demi des treize écus de gages...

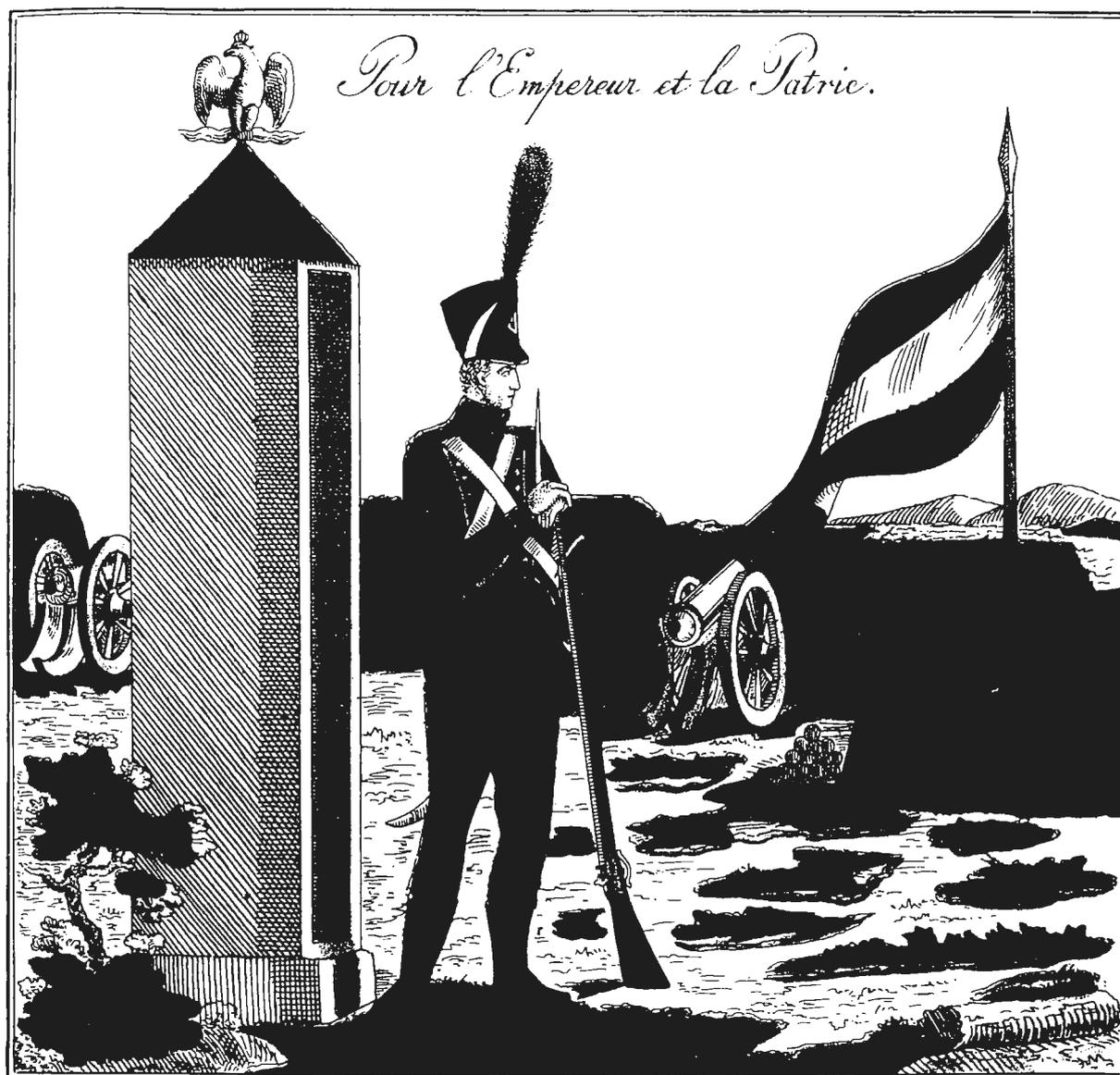
Un dernier compte, incomplet, est daté du 1 février 1770. Depuis un mois le terme est échu, mais il semble bien que Godet soit resté au service de Léonard Monay pendant les deux années suivantes au moins car ce dernier note dans son livre de comptes en date du 9 novembre 1771: "*Jean-Pierre Godet m'a remis un florin au nom de Hubert Jehen de Jevoumont qui me le devait*".

Jean-Pierre est demeuré célibataire. Il avait 34 ans quand il mourut le 19 septembre 1782.

II Lambert-Joseph Godet (1794 - ?)

Le deuxième document émane d'un neveu de ce Jean-Pierre, d'un fils de son frère Hubert, né lui-même le 26 mai 1750, et de sa femme Catherine Jacque. Ces derniers avaient successivement donné le jour à Marie-Catherine qui épousera Jean-François Hertay (2), à Hubert, né le 10 mars 1786, à Jean-Pierre, né le 30 octobre 1790 et baptisé le 8 novembre suivant, puis à Lambert-Joseph, auteur de la lettre qui va suivre et qui vint au monde le 3 août 1794; il y aura encore une petite fille prénommée Marie-Thérèse.

Le papa Hubert décède le 12 vendémiaire an XIII (4 octobre 1804), âgé de 54



21^e RÉGIMENT DE LIGNE.

Francfort, 7 juillet 1813.

Lettre 900.

(Tiré de «Lettres de grognards» de H. Heuse et E. Fairon, Liège, Bénard, 1936)

ans. Il n'a donc pas eu la tristesse de voir son petit-fils Lambert-Joseph, appelé à la conscription, tirer un mauvais numéro et devoir partir aux armées de Napoléon I.

L'Empereur venait de subir le désastre de la campagne de Russie (1812). Au début de 1813, il ne pouvait plus compter en Allemagne que sur 67.000 Français; aussi devait-il au plus tôt remplacer par de nouvelles troupes celles qu'il avait perdues ou qui avaient fait défection depuis la pitoyable retraite. Par le traité de Kalisch (22 février 1813), Frédéric-Guillaume III de Prusse s'était allié au tsar Alexandre I et voici que, le 17 mars, ce roi déclarait la guerre à La France.

Napoléon mobilise la garde nationale, rappelle des troupes d'Espagne, fait anticiper les levées de conscrits (3). *"A partir de 1812, Napoléon avait réclamé de la nation des contingents de plus en plus forts pour combler les pertes effroyables subies par ses armées en Espagne et en Russie. Non seulement le contingent ordinaire est porté à 120.000 hommes, mais on multiplie les levées extraordinaires. Le 20 décembre 1811, on avait déjà levé les 120.000 conscrits de la classe 1812; le 1 septembre 1812, on appelle les 120.000 conscrits de la classe 1813; le 11 janvier 1813, on lève les 150.000 conscrits de la classe 1814; le 3 avril 1813, c'est le tour de 80.000 inscrits dans les réserves de 1807 à 1812"*(4). Entre janvier et mars 1813, l'empereur rassemblera 420.000 hommes, les jeunes recrues sont au nombre de 200.000.

Ayant l'âge et la taille requise, mais n'ayant pas pu ou voulu se payer un remplaçant, Lambert-Joseph Godet avait dû gagner Liège, lieu du rassemblement des recrues du département et de là, rejoindre le 34^e Régiment de ligne dont le dépôt était à Givet (5). A la caserne, il avait reçu son équipement; des "anciens" lui avaient donné un début d'instruction militaire. Il avait appris qu'en Allemagne, Russes et Prussiens progressaient lentement et s'apprêtaient à la bataille mais que l'empereur Napoléon ne les laisserait pas agir à leur guise. Peut-être lui avait-on dit que l'Empereur avait quitté son palais de Saint-Cloud le 15 avril à 4 heures du matin et qu'il allait arrivé à Mayence le lendemain à minuit, ayant parcouru 700 kilomètres en 40 heures, soit à une vitesse moyenne de 17,5 km/heure, relais compris. Pour l'époque, c'était un train d'enfer! (6)

Aussitôt Napoléon a pris la situation locale en main: il met en état les

défenses de Mayence, restaure son artillerie, regroupe tous les soldats d'infanterie qu'il peut trouver: il disposera de la supériorité du nombre, mais ses troupes n'auront plus la valeur des soldats d'Italie, d'Austerlitz ou de Wagram.

Malgré tout l'Empereur a décidé de refouler ses adversaires: le 2 mai, il emporte à Lutzen une victoire complète sur les Russes et les Prussiens; le 20, il chasse 100.000 hommes des troupes alliées de la position de Bautzen, obligeant ainsi ses adversaires à reculer vers la Silésie. Toutefois, ces deux batailles lui ont coûté cher: il a perdu 17.000 hommes à Lutzen quand bien même il a vu 20.000 des coalisés étendus morts sur le champ de bataille. Aussi lorsque ces derniers lui proposent une suspension d'armes, Napoléon l'accepte-t-il aussitôt (4 juin); il sait que son armée ne compte pas moins de 300.000 malades et qu'il a manqué de cavalerie pour poursuivre ses adversaires et transformer en déroute les deux victoires qu'il venait de remporter. (7)

En agissant de la sorte, il croyait pouvoir gagner la course aux armements: ses ennemis aussi bien que lui-même feront durer la suspension d'armes, de prolongation en prolongation, jusqu'au 10 août (8). Pendant ce temps, l'Autriche qui se posait en médiatrice, se préparait à joindre la coalition.

Dans les deux camps, les renforts affluent: chez les Français, le 34^e de Ligne a quitté l'Espagne où il guerroyait, complété son effectif à Givet avec des conscrits de 1813 et marché vers Mayence, lieu de concentration. Dans ses rangs, Lambert-Joseph. A l'instar de Joseph Bertha, de Phalsbourg, dont Erckmann-Chatrian nous ont conté les malheurs dans *Histoire d'un conscrit de 1813*, il pourrait dire: "*Nous traversons des villages sans nombre, tantôt en montagne, tantôt en plaine. A l'entrée de chaque bourgade, les tambours attachaient leur caisse et battaient la marche; alors, nous redressions la tête, nous marquons le pas pour avoir l'air de vieux soldats. Les gens venaient à leurs petites fenêtres ou s'avançaient sur leur porte...Le soir, à la halte, nous étions bien heureux de reposer nos pieds fatigués...Ah! je n'avais jamais senti cette grande fatigue! Avec quel bonheur je m'étendais! Comme j'aurais voulu dormir mes douze heures! Mais de bon matin, au petit jour, le bourdonnement de la caisse me réveillait; je regardais les poutres brunes du plafond, les petites vitres...et je me demandais: Où suis-je?...Et bien vite il fallait m'habiller, reprendre le sac et courir répondre à l'appel. Et l'on*

partait" (9)

Un moment de joie pourtant. Le 1 juillet, il a reçu des nouvelles de sa famille et y répond aussitôt. *"De tout temps, les soldats ont écrit à leurs parents. Mais ces missives qui n'ont d'intérêt que pour leurs destinataires, ne sont pas destinées à survivre. Au bout de peu d'années, il n'en reste rien et c'est presque par miracle que, de temps en temps, l'une ou l'autre reparaît, échappée à la destruction"* (10). C'est ce qui advint à la lettre que nous publions. Elle avait été conservée par la famille Godet et a figuré dans une exposition de documents anciens qui eut lieu à Theux. Elle aurait mérité de se trouver dans l'admirable recueil de *Lettres de grognards* de Henri Heuse et d'Emile Fairon tant elle témoigne correctement de la situation générale et de la mentalité particulière d'une jeune recrue d'il y a deux cents ans.

Nous en avons recopié le texte en respectant le style de l'auteur mais en améliorant son orthographe..

Bodchen, le 2 juillet 1813

Ma très chère mère, frère, soeur et beau-frère,

Je vous écrit ce mot pour vous dire que je suis arrivé ici près de Mayence en parfaite santé car nous avons marché de fameuses journées et nous sommes chargés comme des bêtes; je croyais de partir et de passer par chez nous mais j'ai été trompé car nous avons passé par Neufchâteau. Je vous dirai que j'ai passé notre fête à Luxembourg mais je n'ai pas eu le bonheur l'aller à la messe car nous avons passé l'inspection et à faire l'exercice le dimanche et même le jour que nous sommes arrivés après avoir fait sept lieues; enfin nous sommes arrivés près de Mayence, mais nous n'y avons pas su y entrer à cause des troupes qui y étaient car il en sortait tous les jours; presque quinze mille passaient l'inspection des généraux de la ville; mais nous sommes réfugiés dans un village près du Rhin car nous sommes logés quarante dans la même ferme. J'ai reçu le premier de ce mois la lettre dont vous m'avez envoyé; elle m'a suivi jusqu'ici, dont j'apprends que mon frère a été incommodé depuis mon départ. Cela me fait bien de la peine. Je vous dirai que l'argent dont vous m'avez envoyé m'a fait bien plaisir en route car on en a bien besoin, mais je n'en ai presque plus car on en a bien besoin en route. Présent on nous a donner les marmites pour camper; on nous donnera des cartouches avant de partir d'ici, et nous allons suivre la Grande Armée et nous faisons l'exercice à feu tous les jours car nous avons



93^e RÉGIMENT DE LIGNE.

Alexandrie, 4 décembre 1807.

Lettre 71.

(Tiré de «Lettres de grognards» de H. Heuse et E. Fairon, Liège, Bénard, 1936)

beaucoup souffert pour l'apprendre car il aurait bien fallu le savoir sous un jour. Nous avons beaucoup souffert en route pour les logements qu'il fallait se détourner de loin pour (a)voir à loger car nous étions neuf cents hommes pour loger dans des petits villages qui bordaient la route; car ceux qui sont chez nous sont bien plus heureux que moi. Car nous avons reçu aujourd'hui quatre paquets de cartouches à chaque homme et nous attendons de partir et passer (le) Rhin. Rien de nouveau à vous dire que je vous fait bien des compliments à vous ma chère mère, à Jean-Pierre le rouge et à mon frère, ma soeur et mon beau-frère, et suis pour la vie et suis pour la vie votre fils.

Je finis en vous embrasant de tout mon coeur et suis pour la vie votre fils

Lambert-Joseph Godet

S'il arrive quelque chose d'extraordinaire chez (nous) et en cas que nous voulions me récrire, voilà mon adresse

A Monsieur Mr

L.-J. Godet, soldat dans le 34e régiment d'infanterie de 3e bataillon, la 4e compagnie

à suivant l'armée

à Mayence suivant

Au risque de fatiguer le lecteur, nous avons pensé que la compréhension de cette lettre méritait quelques explications pour lesquelles nous faisons le plus souvent appel à l'ouvrage de Heuse et Fairon.

Rassurer ses proches a été le premier souci de Lambert-Joseph: il est en parfaite santé et a bien reçu la lettre et l'argent que sa famille lui avait envoyés. Pourtant les fatigues n'ont pas manqué: "*Nous avons marché de fameuses journées et nous sommes chargés comme des bêtes*". On a dit que Napoléon gagnait ses batailles avec les jambes de ses soldats; mais les marches forcées, épuisantes, poussées jusqu'à la limite des forces humaines rebutaient les hommes et démoralisaient les jeunes recrues (11).

Givet, Neufchâteau, Luxembourg, Mayence: voilà la route que le 34e de ligne a suivie. Si Godet regrette de n'avoir pu "*passer par chez nous*", c'est qu'on l'a trompé sur la destination prévue: Napoléon préparait de fortes positions de retraite en Allemagne, autour de Magdebourg sur l'Elbe notamment et rassemblait

les conscrits des dernières levées principalement dans les villes fortes de Rhénanie (12); il n'eût pas été impossible que Lambert-Joseph passât par notre région.

Les autorités militaires avaient décidé que l'instruction sommaire reçue au dépôt devrait être complétée pendant la marche, au cantonnement, sur les bases de concentration, si l'ennemi le permettait...(13). Godet témoigne de ce surcroît de peines: "*A Luxembourg, nous avons passé l'instruction et fait l'exercice le dimanche et même le jour que nous sommes arrivés après avoir fait sept lieues*", quand il est à proximité de Mayence, "*nous faisons l'exercice à feu tous les jours car nous avons beaucoup souffert pour l'apprendre car il aurait bien fallu le savoir sous un jour*".

Sa situation financière n'est pas brillante: "*Je vous dirai que l'argent que vous m'avez envoyé m'a fait bien plaisir en route car on (en) a bien besoin, mais je n'en ai presque plus car on en a bien besoin en route*". Il devrait toucher 5 centimes de solde par jour. Ce n'était pas le Pérou! Non seulement cette solde était payée fort irrégulièrement, mais ils n'étaient pour ainsi dire pas nourris ou l'étaient mal (14). Vraisemblablement le conscrit a-t-il dépensé son viatique à acheter des vivres car l'intendance ne semble se manifester qu'après l'arrivée à Mayence: "*on nous a donné des marmites pour camper*", mais surtout pour faire cuire la soupe qui désormais devra leur être distribuée.

Encore s'il avait été possible de trouver bon gîte et repos le soir à l'étape! Mais "*nous avons beaucoup souffert en route pour les logements qu'il fallait se détourner de loin pour avoir à loger car nous étions 900 hommes pour loger dans des petits villages qui bordaient la route*". Les jeunes recrues affluent à Mayence: elles sont entassées dans toutes les maisons et quitteront sans regrets ces gîtes inconfortables...(15). Quand Godet est arrivé devant la ville, il n'a pu y pénétrer "*à cause des troupes qui y étaient*". Il logera en dehors de l'agglomération: "*Nous sommes réfugiés dans un village près du Rhin car nous sommes logés quarante dans la même ferme*".

De cette place, lieu de concentration de nombreuses unités françaises, "*il en sortait tous les jours; presque quinze mille passaient l'inspection des généraux de la ville*". L'état-major les envoyait au-delà du Rhin, dans plusieurs directions, afin de surveiller les coalisés. S'il fait distribuer "*quatre paquets de cartouches à chaque*

homme", c'est que le contact avec l'ennemi n'est pas impossible et qu'il faut toujours prendre des précautions.

Envisageant son avenir, le conscrit indique: "Nous allons suivre la Grande Armée", restes valeureux de ceux qui avaient fait la campagne de Russie. Il attend " de partir et de passer le Rhin". Pour les Français - et aussi pour les soldats originaires de nos contrées - passer le Rhin c'était entrer dans un autre monde. "Il semble bien que pour eux ce grand fleuve soit comme une barrière séparant deux mondes. Une fois le Rhin franchi, on se trouve sur une autre terre". (16)

Ce mélange de fatigues, d'appréhensions quant à l'avenir, suscite la mélancolie du conscrit: "Ceux qui sont chez nous sont bien plus heureux que moi", écrit-il. "Chez nous", il y a pensé à Luxembourg en évoquant "notre fête", la kermesse annuelle qui a lieu à Theux le deuxième dimanche de juin. C'est que le souvenir du clocher se fait plus lancinant à certaines dates. Le calendrier rappelle brusquement à l'absent le retour de la fête patronale et son plantureux repas de famille (17). "Chez nous", il serait allé à la messe au lieu de devoir passer l'inspection et faire l'exercice, comme ce fut le cas certain dimanche à Luxembourg.

"S'il arrive quelque chose d'extraordinaire chez nous", il voudrait qu'on lui en écrive. L'absent reste toujours anxieux d'avoir des nouvelles du terroir...D'abord il veut savoir tout ce qui se passe à la maison...la conscription le préoccupe aussi...Il y a enfin les nouvelles locales, le temps qu'il fait, l'état des récoltes, la santé du bétail...(18).

Amour du pays natal mais surtout amour filial et fraternel. "La profonde affection que le soldat garde à ses parents est un des sentiments les plus vifs (19). C'est par dizaine que l'on trouve des lettres où se manifeste de la façon la plus naturelle, la plus simple, la plus naïve et parfois la plus touchante, l'amour filial, le respect des parents, la résolution de suivre leurs exhortations et leurs conseils. Il est rare que le conscrit ne s'informe pas de la santé, non seulement de ses proches, mais encore de tous ses parents jusqu'à un degré très éloigné, sans oublier les voisins et amis (20). S'il fait bien des compliments à ses proches (mère, frères, soeur et beau-frère), si le fait que son frère a été incommodé

depuis son départ l'a beaucoup peiné, c'est à sa chère mère qu'il pense d'abord: "il l'embrasse de tout coeur" et lui répète qu'"il est pour la vie votre fils" car quand un enfant s'adressait à ses parents, il employait alors le *vous* respectueux.

Nous ne savons pas ce qu'il advint de Lambert-Joseph Godet, l'un des 12.484 conscrits qui, de 1804 à 1814, ont fait partie du contingent du département de l'Ourte. (21)

A-t-il survécu à la "bataille des nations" qui eut lieu à Leipzig du 16 au 19 octobre? Napoléon y perdit 60.000 hommes sur les 150.000 qu'il avait alignés contre 300.000 coalisés. (22)

A-t-il été fait prisonnier? Est-il de ces 27 hommes à libérer de la commune de Theux figurant en 1814 sur un "Tableau des militaires faisant partie des conscrits de l'armée française présumés avoir été faits prisonniers de guerre et détenus comme tels en Russie et en Hongrie" (23) ?

A-t-il pu regagner son Jevoumont natal et y retrouver son frère Jean-Pierre, sa soeur Marie-Catherine qui, vers 1850, y possédaient chacun une ferme encore existantes ? Les biens de Jean-Pierre étaient alors estimés quant à leur revenu cadastral à 207 francs 89 centimes (24); ceux de sa soeur, et consors à 76 francs 4 centimes (25). La famille Godet paraît ne pas avoir manqué de ressources à ce moment.

Qu'en a-t-il été de Lambert-Joseph ? Qui nous le dira ?

A. Doms

Notes

- (1) Nous remercions M. Paul Bertholet qui, très aimablement, nous a communiqué les renseignements d'ordre généalogique concernant la famille Godet.
- (2) D'après la matrice cadastrale annexée au plan Popp de la commune de Theux
- (3) Jean Massin, *Almanach du Premier Empire, du neuf Thermidor à Waterloo*, Paris, Club français du livre, 1965, pp. 301-313.

- (4) Henri Heuse et Emile Fairon, *Lettres de grognards*, Liège, Imprimerie Bénard, 1936, p. 19 et note 1 p. 19.
- (5) *idem*, pp. 54 et 194.
- (6) Commandant Henry Lachouque, *Napoléon, 20 ans de campagnes*, Paris, Arthaud, 1969, p. 282.
- (7) Jean Massin, *op. cit.*, *passim*.
- (8) Commandant Henry Lachouque, *op. cit.*
- (9) Paris, Hachette, 1931, pp. 82-83.
- (10) Chevalier Pierre David, *Les soldats belges dans les armées de Napoléon, Pages de gloire*, 16e série, Conseil central de l'enseignement primaire catholique, 1937-1938, pp. 106-107.
- (11) Henri Heuse et Emile Fairon, *op. cit.*, p. 367.
- (12) *idem*, pp. 302-303.
- (13) Commandant Henry Lachouque, *op. cit.*, p. 280.
- (14) Chevalier Pierre David, *op. cit.*, p. 107.
- (15) Henri Heuse et Emile Fairon, *op. cit.*, p. 303.
- (16) *idem*, pp. 327-328.
- (17) *idem*, p. 356.
- (18) *ibidem*
- (19) *idem*, p. 343.
- (20) Chevalier Pierre David, *op. cit.*, p. 111.
- (21) Général Hector-Jean Couvreur, *Les Wallons dans la Grande Armée*, Gembloux, Duculot, 1971, p. 30.
- (22) Jean Massin, *op. cit.*, p. 313.
- (23) Henri Heuse et Emile Fairon, *op. cit.*, p. 244.
- (24) Cette maison porte actuellement le n°2 et est occupée par M. Jamar.
- (25) Cette double maison, propriété de M. et Mme C. Simons, porte les numéros 37 et 39 à Jevoumont.

LES JOLITES DE SPA
(suite)
LES JEUX DE SOCIÉTÉ

Les siècles de l'efflorescence des Bois de Spa, du XVIIIe au début du XXe, ne connaissaient ni l'abondance de l'écrit ni nos distractions audio-visuelles. Aussi les jeux de société étaient-ils un passe-temps apprécié. Ces amusements soumis à des règles mêlaient les jeux de hasard et les jeux de combinaisons. On engageait des mises d'argent ou de simples gages sous forme de fiches ou de jetons. Pour satisfaire la clientèle, les tabletiers spadois fabriquèrent des assemblages.

Les boîtes à quadrille

Les boîtes à quadrille occupent une place de choix parmi les ouvrages de Spa. Elles sont en faveur depuis le XVIIIe s. jusqu'à nos jours. Appelés "kadrile" dans le vocabulaire wallon des anciens ébénistes locaux (37), ces pièces connues actuellement à Spa sous le nom de quadrille, sont particulièrement recherchées par les connaisseurs.

Le terme quadrille est issu du nom d'un ancien jeu de cartes qui se joue à quatre. Il vient de l'italien *quadriglio* qui dérive du latin *quadri*...quatre (38). Comme certains l'ont fait, le quadrille (jeu) ne doit pas être confondu avec le quadriges qui est un char antique attelé de quatre chevaux (13, n°10, 15, etc...) ni avec la quadrille, groupe de cavaliers prenant part à un carrousel. Le quadrille désigne aussi une danse à la mode au XIXe s.

Le jeu de quadrille est une espèce de jeu d'homme (39) qui est synonyme du jeu de médiateur (40)

Les boîtes à quadrille pouvaient servir à l'usage des autres jeux à la mode aux temps anciens: le jeu de Boston (41), l'écarté (42), le Mariland (43), le piquet (44) et le Whist (45).

La boîte à quadrille se compose d'une boîte contenant quatre petites d'égale grandeur destinées à recevoir les cartes et les marques de jeu. Ces cassettes sont ornées à la spadoise. Les marques de jeu servent à comptabiliser les points. Ces

pièces plates sont appelées fiches, contrats, carrés ou rectangulaires, les contrats étant plus courts que les fiches, et les jetons, de forme circulaire. Ces marque ont une valeur conventionnelle, les unes étant des multiples des autres.

Ces pièces peuvent être en ivoire, en os, coloré ou non, en nacre parfois gravée ou encore en bois coloré, décoré au XIXe s. On trouve aussi ces ouvrages sous le nom de boîtes à reversis ou reversi (46), ancien jeu de cartes dans lequel gagne celui qui fait le moins de levées et où le valet de coeur, appelé le quinola, est la carte principale. Il se joue à quatre. Faire reversis, se dit du coup qui consiste à faire toutes les levées et qui contrairement à la règle ordinaire, procure le gain d'une partie.

"Louis XIV au camp trouve le temps, non seulement d'expédier toutes les affaires de l'état, comme à Saint-Germain ou à Versailles mais même de jouer au reversis". Le reversis est étymologiquement une sorte de triomphe renversée, jeu que le duc de Savoie apporta en France dans le courant du XVIe s. (38).

Dans les comptes du bourgmestre de Spa, Mathieu Xhrouet, relevés par Albin Body (1 p. 52):

- 1732. Un cadrille blanc, porcelaine...
- 1737. Un jeu de cadrille; 4 fl...

Le baron de Pölnitz dans *Les Amusemens des Eaux de Spa* (Amsterdam, chez Pierre Mortier 1734) parle des ouvrages de Spa: *"On trouve dans ces boutiques cent sortes de petits meubles galants comme des boîtes à quadrille..."*

Voltaire parle aussi du jeu de quadrille en 1764: *"Vous savez que les alliés sont comme les amis qu'on appelait de mon temps au quadrille: on changeait d'amis à chaque coup..."* (47).

Le poète Panard (1763) a troussé les vers suivant:

"Un joueur adroit au quadrille,
Jamais ne cause ni ne babille;
Il cache ses cartes si bien,
Que son adversaire n'y voit rien"(48)

Du XVIIIe à nos jours, les boîtes à quadrille ont suivi l'évolution stylistique générale des Bois de Spa inspirée par la mode. Durant ces trois siècles leur conception n'a guère évolué, seule la décoration a suivi le goût du moment.

Dès les époques Louis XIV et Régence, les coffrets sont ornés de scène de genre, de vues de Spa et de paysage de composition à l'encre de Chine avec des réserves faites de motifs géométriques rappelant la fleurette liégeoise et les cristaux de neige. Les imitations de laques de Chine font florès.

Les bergeries apparaîtront à l'époque Régence pour culminer sous Louis XV aux côtés des amours joufflus, qui verra à Spa naître la polychromie à la gouache. Les laques chinoises sont toujours de mode.

L'époque Louis XVI nous comblera de pastorales, de vues de Spa et répliques des maîtres anciens tels Teniers le Jeune (1610-1690) ainsi que d'attributs néo-classiques, guirlandes, urnes et paniers fleuris; les sujets chinois sont toujours prisés.

Après les sujets mythologiques du début du siècle, le XIXe connaîtra une grande luxuriance artistique avec les audaces romantiques, les reproductions naturalistes, les paysages imaginaires et les vues de Spa, les fleurs et les animaux et les copies de tableaux célèbres. Les matériaux picturaux sont toujours la gouache et l'encre de Chine.

Les collages et les transferts de lithographie illustrent également les boîtes à jeu. La laque à la chinoise réapparaît temporairement sous le Second Empire. Les modes précédentes s'essouffleront au début du XXe qui verra quelques essais de renouvellement du genre (49).

Le **plateau à quadrille** est une innovation du début du XIXe s. Les quatre petites boîtes sont posées sur un plateau en bois décoré (50).

Les boîtes à jeu. Dès la fin du XVIIIe s. apparaissent des boîtes comprenant les quatre petites et un panier central pour y placer les cartes et les fiches et jetons (51).

Il existe aussi des assemblages à huit petites boîtes, sorte de **double quadrille**, parfois complété d'un petit baquet ainsi que des boîtes à jeu formé de neuf petits paniers en bois (52).

Le **coffret à cartes à jouer**, avec des compartiments pour y serrer les jeux figurent aussi dans les assortiments des marchands (53).

Le Musée de Spa possède une boîte ronde du XVIIIe avec un petit jeu de neuf quilles en bois tourné, une bille et un toton, orné de devises amoureuses (diam. 84 mm, hauteur 101 mm) (9, n° 64, p. 31) et (11 n° 87).

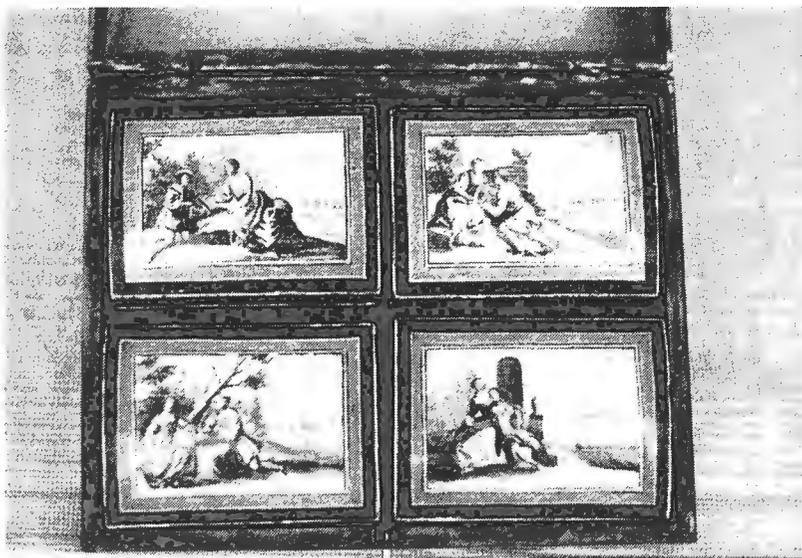
Les boîtes à jeux en laque vénitienne

La Venise du XVIIIe s. nous a transmis des meubles et des boîtes connus sous le nom d'*arte povera* (art pauvre) que certains ont confondus avec des ouvrages de Spa (19, n° 29, 54, 100) et (13, n° 18, 23, 100).

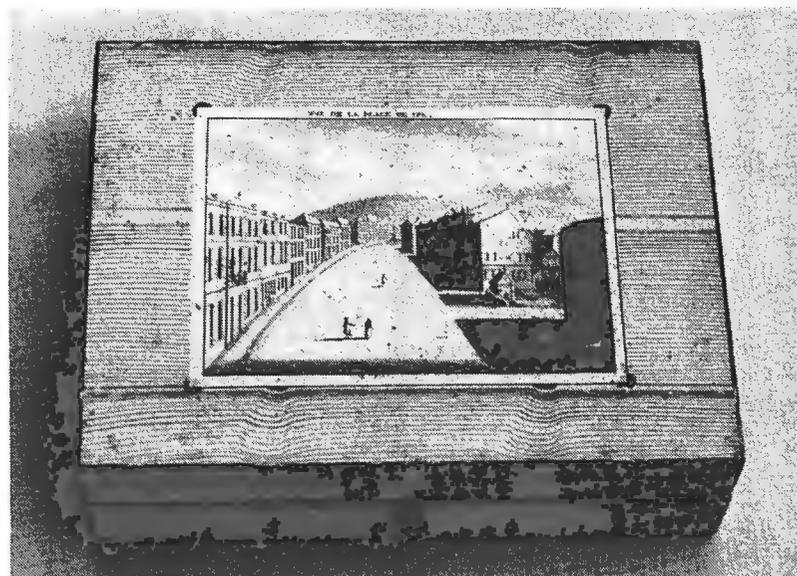
La technique consistait en une décoration "a tempera" c'est-à-dire à la détrempe qui a une couleur délayée dans de l'eau additionnée de colle, ou encore à appliquer sur l'objet fini des estampes convenablement retaillées. Celles-ci étaient ensuite colorisées, puis protégées par plusieurs couches protectrices de vernis sandaraque. La sandaraque est une résine de couleur jaune citron provenant d'un conifère d'Afrique du nord, "Thuya articulata" servant à faire un vernis par dissolution dans l'alcool.

Parmi les assortiments d'images alors à la mode à Venise, nous notons: les quatre saisons, les oiseaux, les charretiers, les fleurs, les paysans, les danseurs, les chinois, les nains, les pastorales, les vases, les fruits, les soldats...dans des décors rococos (54). De plus, les Vénitiens fabriquèrent des laques imitant les chinois.

Les détails suivant permettent d'établir la différence entre les ouvrages de Spa et de Venise: tout d'abord, l'utilisation surabondante de la rocaille, ensuite l'utilisation du bois de pin plus léger que l'érable ou le hêtre des Spadois. Au XVIIIe s. le bâti vénitien est à assemblage à onglet et pigeons alors que les jolités sont montées à paume.



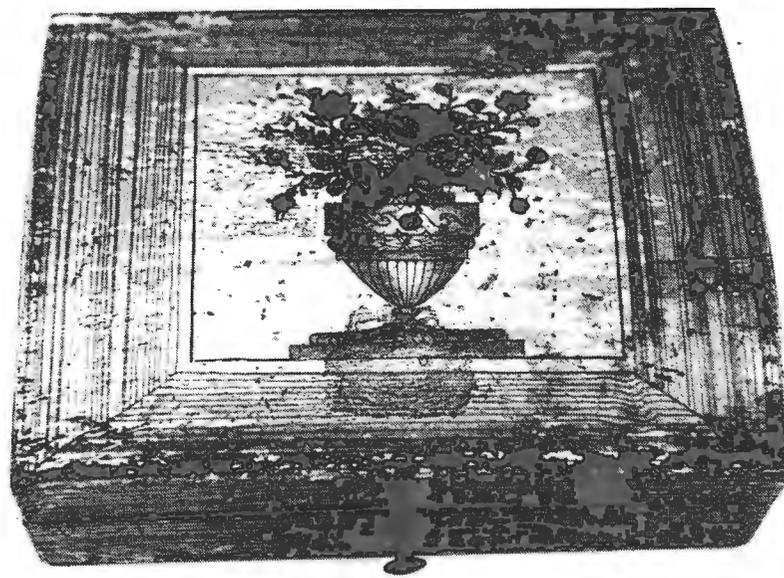
67. Boîte à quadrille, époque Louis XV



68. Boîte à quadrille trompe-l'œil, époque Louis XVI



69. Boîte à quadrille trompe-l'œil, ép. Louis XVI



70. Boîte à quadrille époque Louis XVI

Les charnières et les entrées de serrure en laiton gravé sont appliquées à l'extérieur par des petits clous à tête ronde. La fermeture est souvent assurée par deux crochets cloués de l'extérieur et se fixant dans un oeilleton.

Les petites boîtes à jetons sont creusées dans la masse du bois. Un cadran marqueur en ivoire est parfois fixé sur le couvercle (55)

-67- Boîte à quadrille Louis XV

Ce quadrille décoré au lavis à l'encre de Chine et gouache a les dimensions suivantes: 190 mm, 150 mm et 61 mm.

Datant du milieu du XVIIIe s., les sujets occupent tout l'espace, comme il est d'usage à partir de l'époque Régence, sous réserve d'un encadrement noir, rose et doré.

Le dessin très écaillé du couvercle est d'une grande finesse d'exécution: il montre un couple d'amoureux dont la femme joue du pipeau. Les quatre petites boîtes sont ornées de lavis, vues champêtres et galantes très appréciées des bobelins de l'époque. Ces rendez-vous se situent parfois auprès d'éléments architecturaux déjà néo-classiques. Il faut savoir que le goût de l'antiquité réapparut déjà sous Louis XV. Pipeau, panier, houlette, oiseau libéré de sa cage sont les attributs obligés de ces pastorales exécutées avec grand soin.

Les côtés sont tendus de guirlandes à l'encre de Chine avec un grotesque au centre. Une feuille d'acanthé figure l'entrée de la serrure. La garniture du couvercle a disparu, le boîtier est peint en rouge et le dessous en noir. Fiches et jetons sont en os coloré en rouge, blanc, vert.

Assemblage à paume, bouton-poussoir et charnières en T. Etat d'origine.

Coll. privée.

-68- et -69- Boîte à quadrille dite trompe-l'oeil

Cette boîte d'époque Louis XVI a été peinte à l'encre de Chine et à la gouache (204 mm, 156 mm, 58 mm).

On lit les inscriptions suivantes. Sur le couvercle: *Vue de la place de Spa* et sur les quatre petites boîtes: *la geronstere, la Sauveniere, Le Tonnelet et Le Watroz*. Ces cinq vues sont en trompe-l'oeil; elles simulent une estampe fixée aux quatre coins par une goutte de cire rouge sur le bois peint en faux bois avec ses noeuds et ses nervures ! La qualité du dessin fait penser à la patte d'Antoine

Leloup.

La perspective de la place du Marché à Spa nous montre, à droite la niche (1656-1820) abritant le Pouhon. Il s'agit de la plus célèbre fontaine du centre de Spa appelée tout d'abord Fontaine St Remacle (56) puis Pouhon Pierre-le-Grand après la cure mémorable que fit le Tsar en la cité des bobelins du 20 juin au 25 juillet 1717. A gauche, l'Hôtel de Lorraine, construit vers 1760, de style Régence liégeoise et son élégant balcon de fer forgé précédant une rangée de maisons, auberges pour la plupart, jusqu'au pied de la Heid Crahay sommée d'une croix. Au bout de la place se dresse la fontaine d'eau douce surmontée du perron.

Au milieu du parc de la fontaine de la Géronstère s'élève le temple d'eau en marbre rose de Saint Remy offert par le comte de Bourgsdorff en 1651. Un pavillon à quatre colonnes et quatre arches coiffé d'un toit pointu abrite la niche renaissance gardant la source.

La source de la Sauvenière offre une certaine similitude avec la Géronstère grâce à sa niche renaissance datant de 1653. A droite de la vue, la source de Groesbeck et son fronton triangulaire offert par le Prince-évêque de Liège de ce nom en 1651.

La fontaine du Tonnelet, ainsi nommée parce le pouhon y bouillonnait dans un tonneau, montre le bâtiment abritant la source à droite des Bains du pharmacien Briart construits en 1788 et démolis vers 1838. L'ensemble a disparu.

Le Watroz est situé entre le Tonnelet et la Sauvenière. A cette époque, la source était dans une niche carrée modeste entourée d'un mur de pierre. Actuellement, elle sourd dans un simple puisard dans une propriété privée de l'avenue du Château à Nivezé-Spa.

Le couvercle est capitonné de soie bleue; le boîtier est peint en bleu. Les fiches sont en os coloré en rouge, vert, blanc, jaune. Assemblage à paume, bouton-poussoir et charnières en T.

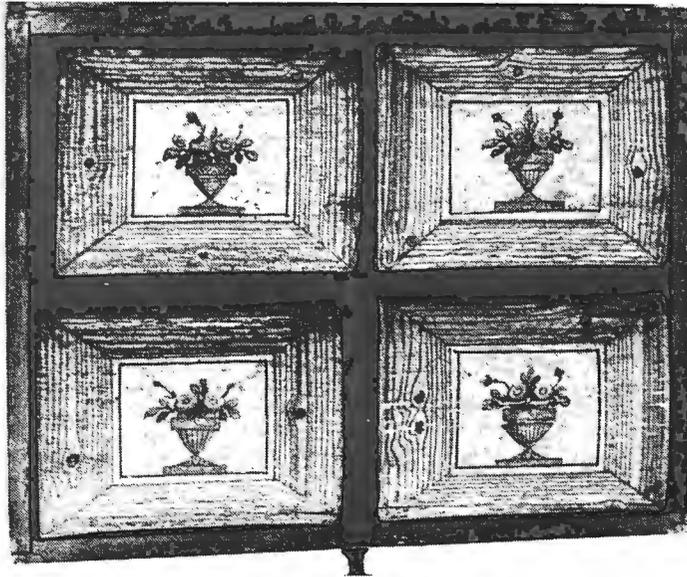
L'ouvrage a été déverni extérieurement puis préservé de deux couches de vernis à l'alcool.

Coll. privée

-70- et -71- Boîte à quadrille Louis XVI

Peint à la gouache, ce quadrille peut être daté vers 1770. Dimensions: 195 mm, 150 mm, 62 mm. Les petites boîtes: 84 mm, 52 mm, 34 mm.

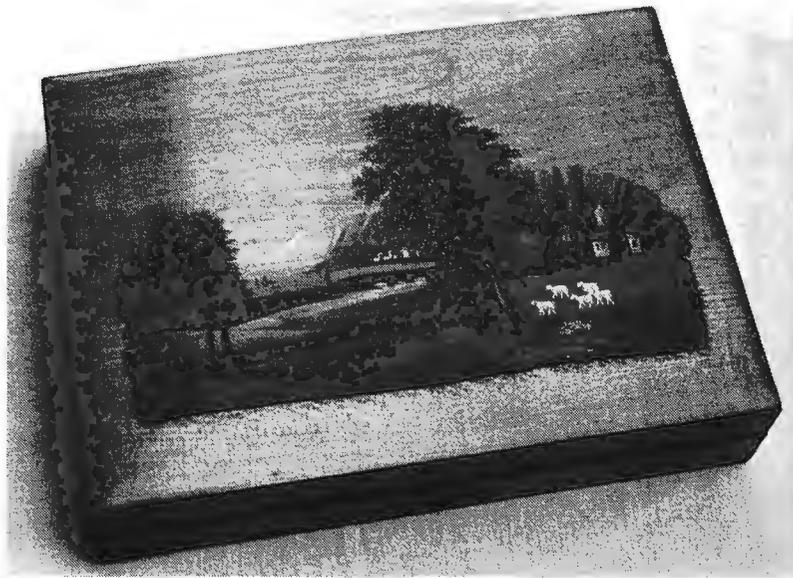
Si le bombage du couvercle rappelle l'époque Louis XV, toute la décoration fait partie intégrante du style Louis XVI. Les lignes sont droites et géométriques.



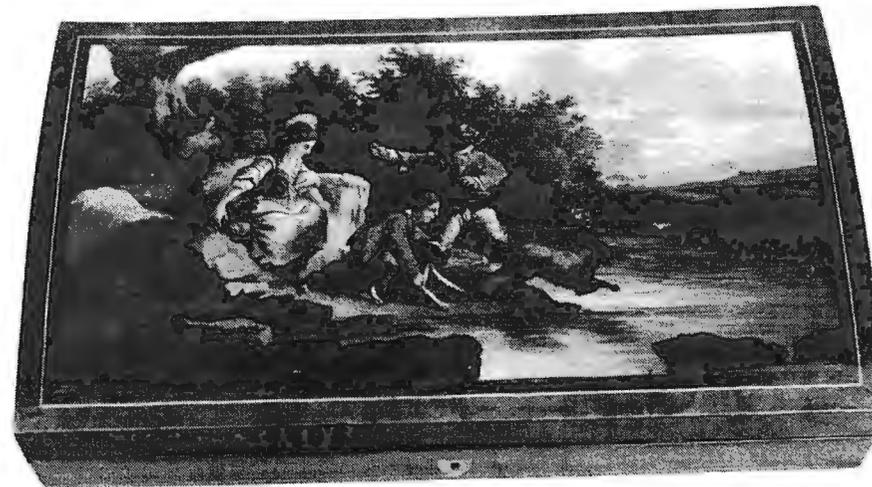
71. Boîte à quadrille, époque Louis XVI



72. Boîte à quadrille néo-classique, début XIX^e s.



73. Double quadrille, vers 1830



74. Boîte à jeu, milieu du XIX^e s.

Sur un fond gouache imitant les nervures du bois se détache une urne aux motifs néo-classiques, frise et tore de feuilles d'acanthé. Remplie d'un bouquet de roses rouges stylisées, elle est contenue dans un encadrement rectangulaire. Le même motif simplifié se retrouve sur chacune des quatre petites boîtes.

Couvercle doublé de soie isabelle. Intérieur badigeonné de bleu clair, le dessous en noir. Assemblage à paume, bouton-poussoir et charnières en T complètent cette tableterie du XVIIIe s.

Etat d'origine méritant une restauration soignée, la gouache étant peu altérée.

Coll. privée.

-72- Boîte à quadrille néo-classique

Gouache. Début du XIXe s. Dimensions: 197 mm, 153 mm, 53 mm.

Avec ce quadrille, nous quittons l'amabilité de l'Ancien Régime pour entrer dans la pompe du néo-classicisme s'inspirant de l'Antiquité et de la Mythologie.

Vénus confie une mission à un amour en lui tendant un carquois de flèches. La déesse assise dans un fauteuil porte le voile drapé autour de ses jambes, ce vêtement léger et transparent porté par les femmes de l'Antiquité.

La décoration dépouillée est faite de lignes droites géométriques. Cette scène sur fond noir, s'inscrit dans un losange placé sur une surface bleue encadrée de rouge, de jaune et de noir.

L'intérieur du couvercle est garni de soie blanche jaunie. Le fond de la boîte est rouge, les petites font défaut. Assemblage à paume, bouton-poussoir absent, charnières en T. Restauration au vernis gras Linharder après dévernissage.

Coll. privée

-73- Double quadrille

Gouache sur bois d'érable au naturel. Vers 1830. Dimensions: 307 mm, 225 mm, 58 mm.

Représentation naïve d'un paysage imaginaire d'une vallée avec fleuve et pont; dans le lointain sont des montagnes couvertes de neige. Un berger à houlette et son chien conduisant ses blancs moutons animent la scène devant un village et de grands arbres.

L'intérieur peint en rose est divisé en huit logettes égales pour contenir huit petites boîtes (absentes) ou huit petits baquets, soit deux quadrilles, ce qui permet d'augmenter le nombre de joueurs. La garniture de tissu sous le couvercle a

disparu.

Le dessous peint en noir a été dénudé sur un endroit de manière à y inscrire le chiffre 3285. Cette boîte a peut-être été mise en loterie, tel qu'on le pratiquait à Spa sous el nom de "raffle".

Assemblage serti; serrure à entailler absente; écusson en bois sombre; charnières appliquées et vissées. Rénovation à l'aide de quelques couches de vernis gras. Coll. privée.

-74- et -75- Boîte à jeu

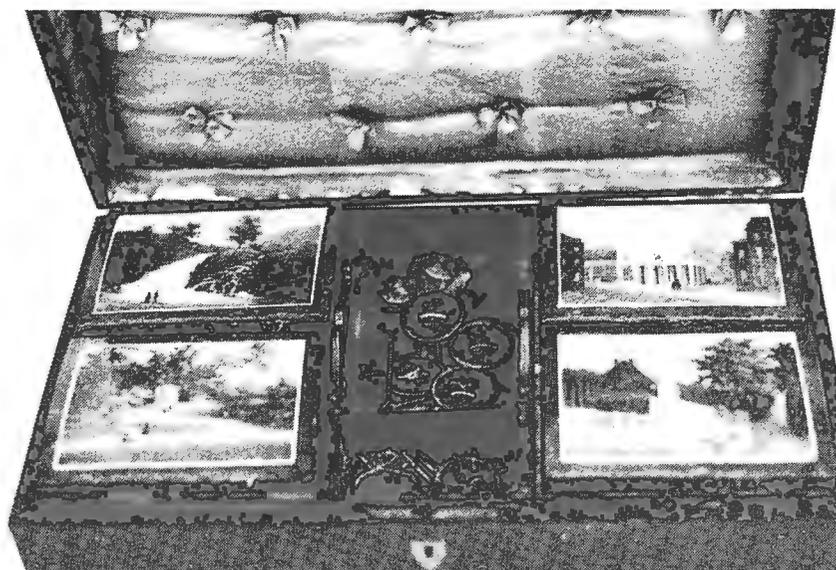
Cette belle gouache sur loupe de bois (340 mm, 197 mm, 64 mm) peut être datée du milieu du XIXe s.

Inscriptions sur les vues de l'intérieur: *Entrée de Spa, Monument d'Orléans à la Sauvenière, Cascade de Coö, Place Pierre le Grand à Spa* et sur le Pouhon: *A la mémoire de Pierre le Grand.*

La composition du couvercle met en scène une femme et deux jeunes garçons ainsi que trois chiens au bord de l'eau au soleil couchant. Un gamin lance un caillou dans l'onde, un animal s'y élance. L'autre enfant retient un molosse grondant. La femme serre contre elle un petit chien de compagnie. Le contraste est marqué entre le mouvement du petit groupe et la quiétude du soir au bord de l'étang.

Les quatre petites boîtes sont ornées avec art des vues habituelles. L'entrée de Spa montre l'ancienne avenue du Marteau devenue Reine Astrid, avec l'Hôtel Belle-Vue qui fut ensuite le Park Hôtel. Moins fréquente est la représentation du monument d'Orléans, inauguré le 27 août 1787 par les enfants du duc et de la duchesse d'Orléans en témoignage de reconnaissance aux vertus guérisseuses de la fontaine de la Sauvenière, toute proche, ayant rétabli la santé de leur mère. Parmi ces enfants, conduits par Madame de Genlis, était le duc de Chartres, Louis-Philippe, futur roi des Français, 1773-1850. Cet autel à la reconnaissance fut renversé par les armées révolutionnaires françaises le 6 décembre 1792. A la suite d'une visite à Spa en 1837 du roi léopold I et de la reine Louise-Marie née d'Orléans (1812-1850), le roi Louis-Philippe releva le monument en 1841 et le réédifia en pierre bleue sur le modèle de l'ancien, à l'instigation de sa fille (57).

A côté de la vue de la Cascade de Coö, nous voyons la place Pierre le Grand avec la colonnade du Monument du Pouhon offert à la Ville de Spa par le Prince d'Orange en 1820 et démolie en 1878.



75. Boîte à jeu, milieu du XIX^e s.



76. Boîte à jeu, milieu du XIX^e s.



77. Boîte à jeu, milieu du XIX^e s.



78. Boîte à quadrille, chêne et bois durci, fin XIX^e s.

Une corbeille centrale à deux cases contient quatre sortes de jeu, fiches, contrats, jetons et jetons hexagonaux, sur lesquelles est une couronne comtale surmontée d'un lion rouge tenant des armoiries. Le dessous de cette corbeille est décoré de myosotis et d'oeillets.

L'intérieur du couvercle est garni de soie rose piquée en quinconce de noeuds de soie du même selon le goût du milieu de ce siècle. Le boîtier est tapissé de papier blanc à motif d'entrelacs et le dessous de papier marbré.

Assemblage à onglet ayant succédé à l'assemblage à paume du XVIIIe s. Serrure lançante à écusson de bois clair. Charnières appliquées.

Restauration: le revernissage n'a pas été précédé des retouches nécessaires à la gouache sur le couvercle. Intérieur: état d'origine. Coll. privée

-76- et -77- Boîte à jeu

Cette boîte à jeu en bois au naturel décoré à la gouache est de la moitié du XIXe s. et a les dimensions suivantes: 297 mm, 171 mm et 57 mm.

Le couvercle porte en médaillon ovale une scène de chasseur et son chien dans un paysage ardennais.

A l'intérieur, une corbeille contenant fiches, contrats et jetons en os poli ainsi que les quatre petites boîtes, chacune avec une vue que nous identifions de notre mieux:

- La fabrique de cardes et de broches de Cockerill à Spa: Lambert Xhrouet, bourgmestre de Spa et célèbre tourneur de jolités construisit le Grand Hôtel en 1768 dans le style Louis XIV liégeois. William Cockerill, fameux capitaine d'industrie, y installa une fabrique de cardes et de broches en 1823, qui passa successivement aux mains de Dessouroux, du comte de Cornélissen, bourgmestre de Spa, puis du baron Van Havre, pour cesser son activité en 1848. Après différentes affectations dont le siège de l'Ecole moyenne pour garçons, ce beau bâtiment sert d'Hôtel de Ville de Spa depuis 1941.

- Vue de Spa du chemin d'Aix, rue du Jeu de Paume actuelle, menant des fontaines spadoises aux sources d'eau chaude et minéralisées d'Aix le Chapelle via la ville fortifiée de Limbourg.

- Maison dans paysage et

- Rivière ardennaise.

Intérieur du couvercle garni de soie rose; le fond du boîtier est peint à la gouache rose et le dessous possède un papier marbré.

L'assemblage est à onglet et pigeons tenu par des charnières vissées.
 Restauration: dévernissage, retouches et application de quelques couches de vernis
 mat pour tableaux. Coll. privée

-78- et -79- Quadrille chêne et bois durci

Dimensions: 217 mm, 170 mm et 70 mm. Fin XIXe s.

Des guirlandes de fleurs et de feuilles, des motifs floraux en bois durci sont appliqués sur un bâti de chêne aux caractéristiques spadoises. Les côtés sont garnis de frises du même produit.

Le bois durci étant formé de sciure de bois amalgamée dans l'albumine de sang et fortement comprimée pour mouler des médaillons ou ornements en ronde-bosse. Il s'agit ici d'un essai de renouvellement des Bois de Spa; le chêne convenant mieux que l'érable pour cette technique.

Le boîtier fourré de papier rouge contient quatre petites boîtes décorée à l'instar de la grande.

Dessous: bois nu. Assemblage à onglet; serrure dormante; charnières en T.
 Etat d'origine. Coll. privée

-80- Trois coffrets à jeux de cartes

Gouache sur bois gris. Vers 1900. Inscriptions: *Spa*.

Dimensions: 114 mm, 85 mm, 75 mm

110 mm, 55 mm, 68 mm

110 mm, 60 mm, 60 mm.

Pensées, mimosas, oeillets, bruyères et aussi deux cartes en réduction et en papier décorent assez banalement ces petits objets, parfois divisés en plusieurs cases pour contenir les jeux de cartes. Les cartes à jouer sont marquées *CS*, Casino de Spa.

Intérieur et dessous: bois nu. Assemblage à onglet et pigeons; emboîtement à une seule bâlée, charnières en T. Etat d'origine. Coll. privée.

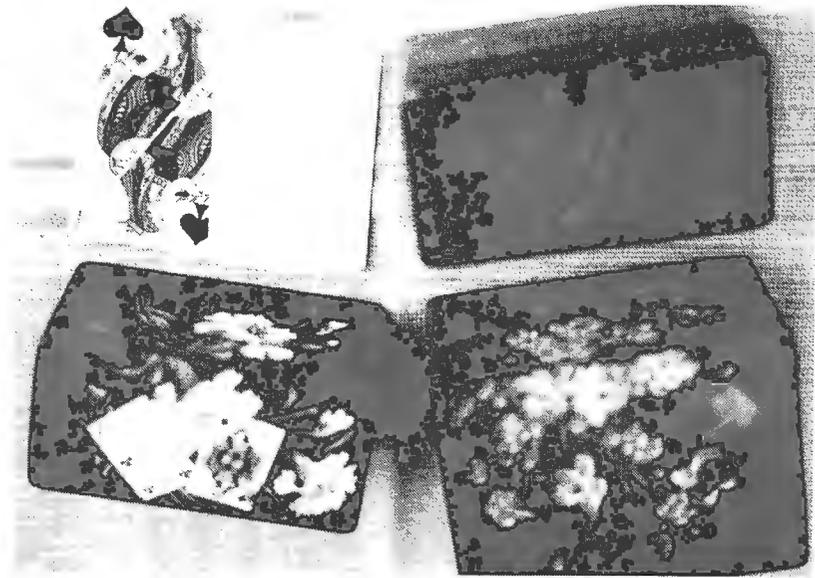
-81- et -82- Boîte à quadrille vénitienne

Estampes coloriées sur bois de pin. Dimensions: 192 mm, 155 mm, 48 mm.
 Seconde moitié du XVIIIe s.

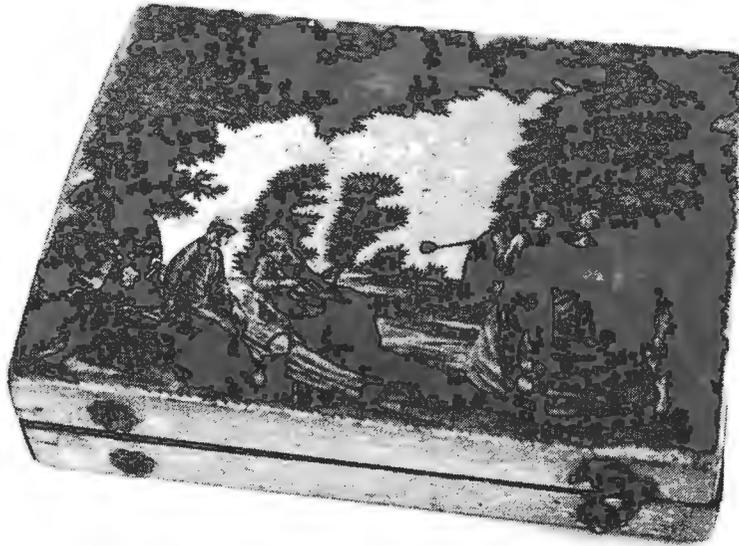
Sur le couvercle bombé retenu au boîtier par un ruban doré, deux couples habillés à la mode Louis XV sont à une partie de pêche: gaule, carnassière, épervier (filet) et balancelle à écrevisses constituent leur équipement.



79. Boîte à quadrille, chêne et bois durci, fin XIX^e s.



80. Trois coffrets à jeux de cartes, vers 1900



81, 82. Boîte à quadrille vénitienne, seconde moitié du XVIII^e s.

Les quatre petites boîtes montrent des scènes rustiques: bataille de paysans avec fourche, fléau, bâton. Jeu de cartes au cabaret. Scène de ménage: la femme bat son mari pendant que des amoureux s'éloignent. Un couple file du textile avec un écheveau.

Les compositions sont survolées de fleurs, d'oiseaux et de papillons à la taille disproportionnée, suite à la découpe dans les gravures.

Intérieur et dessous: détrempe brune.

Tabletterie:

- Assemblage à onglet et pigeons
- Fermeture par deux crochets s'insérant dans des oeillets
- Charnières travaillées placées à l'extérieur et clouées dans les planchettes.
- Les quatre petites boîtes sont creusées dans la masse et possèdent des charnières extérieures soutenues par une bande métallique de forme serpentine placée à l'intérieur.

Toutes ces caractéristiques différencient ces ouvrages de la production de Spa. Etat d'origine. Coll. privée.

Conclusion de ce chapitre en forme de vœu:

La fabrication de jeux de société, de pièces d'échec, de pions et damiers du jeu de dame, de tables à jouer...dans la Manufacture des Boîtes et Jolités de Spa pourrait concourir à assurer l'extension et la pérennité de l'industrie spadoise.

(à suivre)

L. Pironet

NOTES

(37) BODY, A., *Vocabulaire des tonneliers, tourneurs, ébénistes...*, Impr. Carmanne, Liège, 1868.

(38) LITTRÉ, E., *Dictionnaire de la langue française*, Librairie Hachette, Paris, 1863 et 1872.

(39) Le jeu d'homme: Etymologie: espagnol hombre, homme. Jeu de cartes venant d'Espagne qui se joue à 2, 3, 4, 5 personnes avec 40 cartes après avoir ôté du jeu les 8, 9, 10 et après avoir donné à chaque joueur 9 cartes, 3 à 3 et par ordre. (38)

(40) Dictionnaire *Nouveau Petit Larousse*, Paris, 1954.

- (41) Le jeu de Boston: se joue à 4 personnes qui doivent avoir chacune un panier composé de 120 fiches et une corbeille pour la mise du joueur. *Ainsi appelé de la ville de Boston, assiégée par les Anglais, dans la guerre de l'Indépendance d'Amérique. Misère, indépendance, termes de ce jeu, se rapportent aux phases du siège de cette ville.* (38)
- (42) L'écarté: jeu de cartes qui, analogue à la triomphe, se joue à 2 et dans lequel on écarte, c'est-à-dire rejeter des cartes dont on ne veut pas se servir (38). La triomphe est la couleur qu'on retourne ou que désigne celui qui fait jouer, et qui emporte toutes les autres: étymologiquement, vient de triompher, la carte qui triomphe, l'atout (38).
- (43) Le Mariland: se jouait à 4, avec un jeu de 52 cartes (*Manuel Roret. Nouveau manuel complet des jeux de cartes* par E. Lanes, Paris, L. Mule lib., éd. 1912.
- (44) Piquet: jeu de 32 cartes, se jouant à 2, nommé, dit-on, du nom de son inventeur (38).
- (45) Whist: jeu de cartes se jouant à 4, 2 contre 2, ou à 3 avec 1 mort. Vient de l'anglais *whist* interjection signifiant silence (38).
- (46) Catalogue de l'exposition *L'art ancien au Pays de Liège*, Liège, 1905:
 5433 Boîte à reversis, imitation laque de Chine, fond vert, Epoque Louis XV
 5433 bis Boîte à reversis, imitation laque de Chine, fond imitation écaille, personnages Louis XIV, paysage chinois en relief.
 5435 Boîte à reversis, imitation laque, fond écaille, 2 personnages à rehauts, décor Louis XV...
- (47) VOLTAIRE, *Lettres Choiseul*, 13 juillet 1764 (38)
- (48) PANARD, *Oeuvres*, t. III, p.355.
- (49) voir MOERLOOSE, catalogue n° 19, 30, 35, 36, 38, 47, 48, 49, 56, 65, 73, 74, 77, 78, 79, 80, 82, 84, 85, 97, 99, 101, 104, 105, 115, 117, 123, 124, 125, 126, 128, 130, 136, 144, 203, 230. (11)
- (50) Idem, n° 131, 138, 143.
- (51) Idem, n° 12, 108, 127, 160, 221, 263.
- (52) Idem, n° 114, 183, 205, 207.
- (53) Idem, n° 253.
- (54) CORADESCHI, Sergio, *Guide des meubles*, France Loisirs, 1984, p. 475.
- (55) Voir MOERLOOSE, t. I, p. 193 à 197 et cat. n° 297, 298, 299.

- (56) Appelée Fontaine Saint Remacle par Ortélius dans son *Itinerarium per nonnullas Galliae partes* (1584) et par Mérian, *Topographia Westplaliae*, 1640. En fait, les Spadois ont toujours dit : le Pouhon.
- (57) PIRONET, L., *La Maison d'Orléans et la gouache de Spa*, Hist. et Archéologie spadoises, décembre 1976.

* * *

Pour vos petits cadeaux de fin d'année....

Le comité d'*Histoire et Archéologie spadoises* est heureux de vous annoncer la "naissance" d'un *pin's* concernant nos deux musées. Celui-ci sera disponible au Musée de la Ville d'eaux pour les fêtes de fin d'année.

Il se présente sous la forme d'une épinglette circulaire de 35 mm aux couleurs de Spa (bleu et argent). Avis aux amateurs...



En marge des fêtes de la lessive au Vieux-Spa...

LA TECHNOLOGIE SPADOISE
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE D'ANVERS DE 1894

Le hasard vient de nous faire découvrir un ouvrage intitulé *La technologie de l'exposition universelle d'Anvers en 1894*, fort de 360 pages et paru à Bruxelles en 1895. C'est une publication spéciale de l'hebdomadaire *L'Industrie*, revue technique, scientifique et industrielle dirigée essentiellement par des ingénieurs belges. *L'industrie* avait en effet été désignée comme moniteur technique officiel de cette exposition. Les diverses notices parues dans ce livre étaient entièrement gratuites, gage de l'impartialité des jugements émis sur les techniques présentées.

Deux rubriques ont un rapport avec Spa, la première (p. 34) indirectement. Cette dernière concerne l'économètre Arndt, construit à Cologne par la maison Schumacher et dont le représentant général en Belgique est Ch. Röhrs à Spa. L'appareil a pour but de déterminer d'une façon constante la teneur en acide carbonique des gaz de combustion. Grâce à cette mesure, le conducteur de chaudières peut agir sur la quantité d'air introduite dans le foyer et sur la disposition du charbon sur la grille, de façon à assurer une combustion optimale et par conséquent à régler la dépense au strict minimum.

D'après les registres de population de 1890, Charles Bernard Röhrs habitait Spa depuis le 3-2-1892, avenue de la gare. Né à Hanovre le 9-1-1860, il était marchand de laines et avait épousé Louise Marie Davreux, née à Verviers le 2-7-1866. Avec sa femme et ses enfants, il quitte Spa pour St-Josse-ten-Noode le 24-6-1895.

La deuxième rubrique (p. 142) est plus intéressante pour nous à deux titres: d'une part, l'inventeur lui-même est un Spadois; d'autre part, elle concerne une lessiveuse, domaine dans lequel les Spadois ne sont pas en reste: la fête du quartier du Vieux-Spa des 12 et 13 septembre 1992 nous a fait découvrir une machine à laver fabriquée entre les deux guerres par M. Remacle, horloger spadois; elle actionne un battoir qui remue le linge placé dans un chaudron; ce

dernier tourne grâce à un support doté de roulettes. (1)

C'est d'une lessiveuse manuelle, beaucoup plus ancienne, qu'il est question ici. Pour la décrire, nous ne pouvons mieux faire que reproduire la notice et le dessin qui l'accompagne:

M. Victor Huet, de Spa, exposait une lessiveuse-berceuse sur rails d'un modèle intéressant.

Depuis que les machines à laver sont entrées dans la pratique, l'expérience a démontré d'une façon générale l'avantage que présentent les lessiveuses-berceuses sur les machines à rotation.

Grâce au mouvement alternatif de gauche et de droite qui donne une impulsion brusque à la masse de linge et fait jaillir la savonnée à travers le tissu, le lavage est plus prompt et relativement plus parfait; avec les berceuses ordinaires, suspendues sur pivots, la dureté du fonctionnement rend le maniement de l'appareil plus ou moins pénible.

La berceuse de M. Huet est assise et maintenue au moyen de deux supports sur un contrepoids en fonte engagé entre deux jantes semi-circulaires (voir fig.). Ces jantes fonctionnent sur deux rails fixés sur un bâti en bois; le contrepoids équilibre le récipient en charge.

La machine est exclusivement en zinc; elle est exempte d'aspérités pouvant déchirer le linge. La fermeture en est très simple; le joint est constitué de lames de métal entourées de mèches à lampe; il assure une durée plus longue que les joints en caoutchouc. La forme allongée du récipient permet la chute du linge de haut en bas sur un parcours plus grand que le parcours réalisé dans les machines ordinaires

Victor Joseph Houet (2) est né à Spa le 17-2-1842, fils de Pierre Joseph, négociant, et de Barbe Thérèse Lemaire, boutiquière. Le 30-5-1866, il épouse à Spa Suzanne Pierrard, née à Theux le 8-12-1844 et décédée à Spa, à 45 ans, le 26-6-1890. Il est déjà qualifié de plombier-zingueur et habite rue du Waux-Hall. Victor Houet meurt à Spa à l'âge de 60 ans, le 19-7-1902.

C'était le grand-père de Victor Léon Houet, né le 17-8-1909, qui fut organiste à l'église St-Remacle et professeur de musique. Le père de ce dernier, Alphonse Joseph, né le 1-6-1867, fut un temps artiste musicien, puis maître

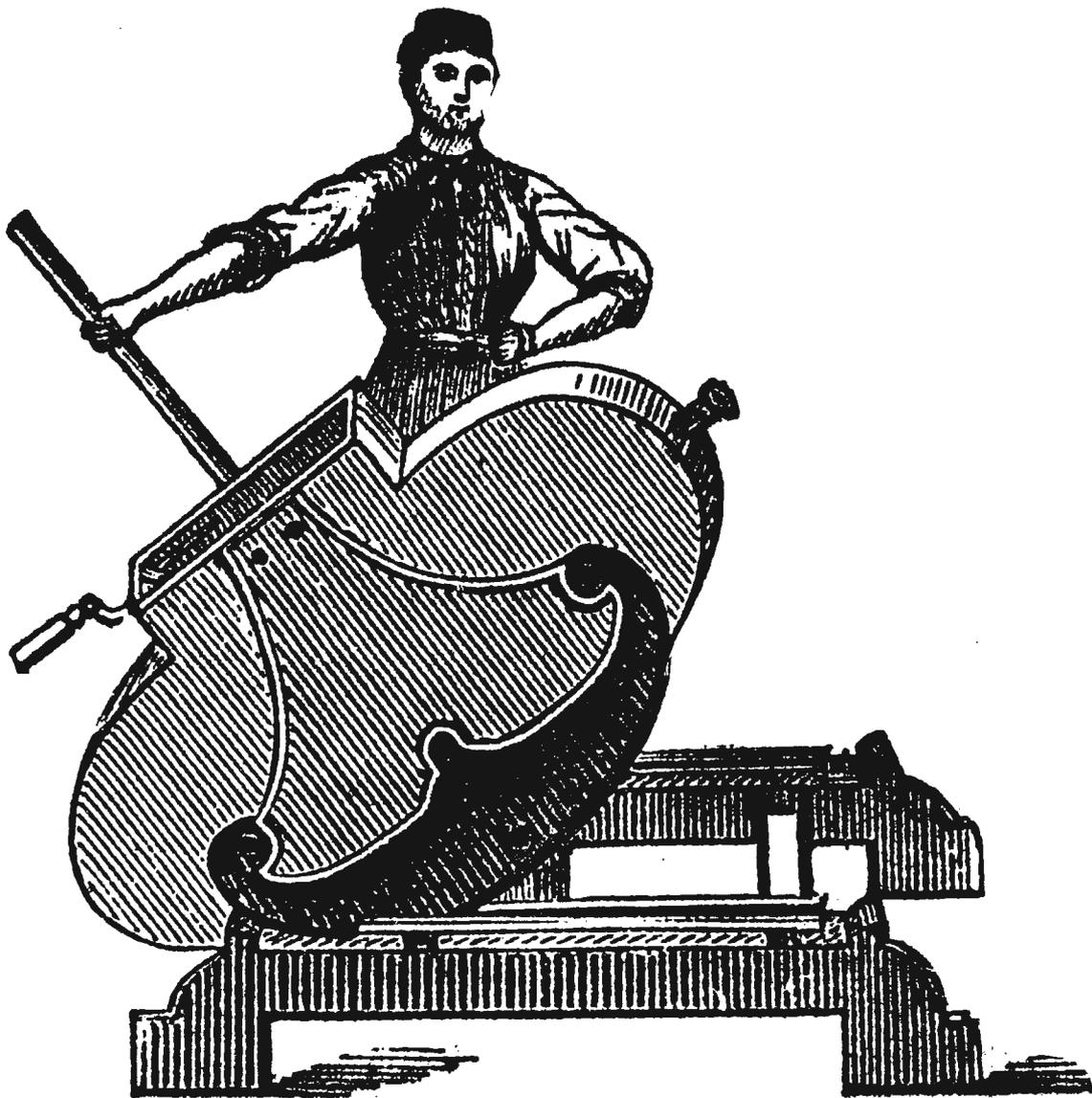
plombier-zingueur et négociant en quincaillerie.

Paul Bertholet

NOTES

(1) D'après Pol JEHIN, *Un musée de la lessive ?*, in *Réalités*, n° 114, oct. 1992, p. 14-15.

(2) Si les actes d'Etat Civil orthographient bien le nom "Houet" jusqu'en 1900, les registres de population mentionnent toujours "Huet"...



(Tiré de «La technologie de l'exposition universelle d'Anvers en 1894», Bruxelles, 1895)

LISTE DES ACHATS POUR L'ANNÉE 1991

Musée de la Ville d'eaux

- * Dessin de Jean-Marie WINANTS "*Oiseaux de chez nous*"
- * Peinture de Maurice POTTIER "*Promenade des Artistes*" (1935)
- * Peinture de François LEDIN "*La hutte Amédée Hesse*" (1923)
- * Lot de vaisselle provenant de différents hôtels spadois
- * Dessin de Jean-Marie WINANTS "*Plan de Spa*"
- * Photo du kiosque du Parc de Sept-Heures
- * Boîte rectangulaire de style Louis XVI, avec inscription "*La musette*"
- * Peinture de Léon WERIS "*Les faneuses*"
- * Sculpture de Henri DUJARDIN "*Poule picorant*"
- * Boîte rectangulaire à côté rabattable, couvercle décoré de roses, faces latérales cannelées.
- * Deux tasses et sous-tasses commémoratives du centenaire de l'indépendance de la Belgique.
- * Affiche "*Ville de Spa: Fêtes du Centenaire de l'Indépendance Nationale*" (1930)
- * Aquarelle de J.E. KOZIOLEK "*Royal Golf Club des Fagnes*"
- * Peinture de Richard THELEN "*Le Moulin Thorez*"
- * Coupe en Bois de Spa de Fernand LEROY avec armoiries de la Ville de Spa (incrustations de bois de couleurs)
- * Coffret en acajou de Fernand LEROY, décor abstrait géométrique (incrustations de bois de couleurs)
- * Lot de vaisselle en argent provenant de l'Hôtel des Pays-Bas
- * Coupe à fruits sur pied "*Hôtel d'Orange*"

Musée spadois du Cheval

- * Un modèle réduit : fourgon des postes "*Reichs Post*"
- * Un modèle réduit : voiture à atteler (duc?)
- * Une peinture de Richard Thélen "*Tête de Cheval*"
- * Deux affiches "*Concours hippique international de Spa, 1953 et 1956*"

COMMENT NOTRE GÉNÉRATION APPRIT À CONNAITRE ET AIMER SA RÉGION

Exilés de notre ville natale depuis plus de 40 ans, chaque année dès son approche l'atmosphère change, chaque détail nouveau accroche notre attention pendant notre progression et nos promenades. Nous sommes à attendre la parution du bulletin, et, la lecture de la revue *Réalités*, fait resurgir des souvenirs émus.

Nous nous sommes interrogés sur les causes d'une telle constance des sentiments.

Tout d'abord, notre génération bénéficia d'un privilège: il fallait aller à pied! Le long chemin de l'école vous faisait connaître les maisons et leurs habitants, tout comme celui jusqu'au centre; nous empruntions chemins et sentiers, et, au fur et à mesure, notre exploration s'étendait, tandis que la cueillette des myrtilles et des airelles nous faisait parcourir les bois.

A l'école primaire, nous apprenions la géographie du canton de Spa, et, s'il y avait peu de cours de gymnastique, des excursions jusqu'aux bois les remplaçaient, en juin. Passés à l'école moyenne, nous apprenions l'histoire locale populaire grâce aux longues digressions qui émaillaient les cours du professeur George, pour, en dernière année, être encouragés à écrire une monographie, émulation récompensée par un prix attribué par le bourgmestre Deitz. Le directeur Collard n'eut-il pas l'idée de nous désigner guides pour des écoles en excursion à Spa!

Les divers monuments rencontrés journallement nous apprenaient l'histoire, et nous en vîmes des acteurs lors de l'inauguration du monument Foch, comme le général Weygand et la Maréchale, à la sortie de la messe.

A cette époque, nous participions à une vie paroissiale intense: la salle "du St Joseph" suffisait à peine à contenir les enfants du patronage, d'où des amitiés conduisant aux vacances. Sous la conduite de l'abbé Lambrette, nous entreprenions de longues promenades dans les villages voisins que traversaient

vaches et charrettes, nous jouions dans les Fonds de Quareux et les chantoires non envahis par les touristes, parvenant, partant de la gare de Hockai, à rejoindre à pied la Baraque Michel...et il fallait revenir! Souvent, nous rencontrions le Père Agathange, infatigable marcheur, qui complétait nos connaissances.

Si tant d'autres, parvenus à notre âge, évoquent avec plaisir leurs souvenirs de jeunesse, la nôtre ne peut être séparée de son cadre, toujours actuel.

G. Mine



Père AGATHANGE (Charles HENRARD, 1891-1982)

Un de nos fidèles lecteurs, Monsieur C. Massart, nous a communiqué quelques précisions concernant une illustration parue dans le bulletin n° 69 (mars 1992), page 9. Il s'agit d'une photo de la place de la Gare à Spa lors de l'arrivée du roi Léopold II en 1904 (in *Histoire des chemins de fer belges* par Joseph Delmelle, éd. Paul Legrain, Bruxelles, 1977, p. 148)

*

**La rédaction d'Histoire et Archéologie spadoises
souhaite à tous ses abonnés, ainsi qu'à leur famille,
ses meilleurs voeux pour l'an nouveau.**

*

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous excuser pour le léger retard avec lequel le bulletin leur est parvenu. Plusieurs contretemps, indépendants de notre volonté, ont perturbé le bon déroulement de cette édition.